

MADemoiselle AïssÉ

DRAME EN CINQ ACTES

EN PROSE

PAR

MM. Paul FOUCHER & Alexandre DE LAVERGNE

Représenté pour la première fois,
à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS, le 25 avril 1854.



PARIS

BECK, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

—
MDCCCLIV

PRÉFACE



Les préfaces sont tombées en désuétude; le caractère de notre siècle en politique, en affaires (et ces tendances se retrouvent dans ses impressions littéraires), sont l'impatience, l'appétit immodéré du but. On veut aller droit au fait, on n'aime point les avant-propos, on supprime les préliminaires...

Il est pourtant difficile aux auteurs de ne pas répondre par quelques observations aux critiques des feuilletons (critiques presque partout si fraternelles et si sympathiques pour eux), et de ne pas chercher à replacer un peu des juges bienveillants au point de vue spécial des nécessités de la scène, nécessités dont la plume spirituelle de la fantaisie tient si peu de compte. Parmi ces critiques, toutefois, il s'en trouve quelques-unes que les auteurs ne discuteront pas. Peut-être est-il réel qu'ils se soient un peu trop préoccupés des convenances spéciales de la Comédie-Française, qui semblaient leur faire un devoir de ne pas dénaturer par de trop violentes péripéties ou par un comique dissonant, le roman discret et touchant de la vie de mademoiselle Aïssé. Mais, c'est précisément au sujet de la situation de leur héroïne que le grief le plus général a été formulé contre

eux, et c'est à ce grief amical qu'il leur sera pourtant le plus facile de répondre.

Pourquoi n'avoir pas laissé à mademoiselle Aïssé sa faiblesse ? a-t-on dit de toutes parts. Ne sait-on pas qu'elle était la maîtresse du chevalier d'Aydie ? qu'elle était mère ?.. Eh ! mon Dieu ! c'est que cette faiblesse telle que nous la présente la réalité, n'avait rien de dramatique et n'avait pas d'intérêt suffisant ; il y a lutte, combats, déchirements du cœur, dans la femme séduite et trompée qui demande à son suborneur l'honneur d'une épouse, la réhabilitation d'une mère ; mais il n'y a que tiédeur et impatientante monotonie dans la situation de la femme qui, sollicitée par celui qu'elle aime, de légitimer leur faute commune, de rendre à leur enfant le nom qui lui appartient, s'obstine (par un étrange intervertissement des rôles) dans un désintéressement stérile, et met au dessus de ces devoirs sacrés certaines susceptibilités sociales qui s'évanouissent complètement à l'impitoyable clarté de la rampe, devant un public qui n'entend pas qu'on lui marchande si misérablement le bonheur de ceux auxquels on prétend l'attacher ! Ce fut dans cette lutte d'une si excessive abnégation, dans cette discussion du point de droit entre l'amour et les exigences de la société, que s'écoulèrent les années qui suivirent la naissance de la fille de mademoiselle Aïssé ; il faut reconnaître pourtant que les raisons qui condamnèrent notre héroïne au repentir d'une faute inexpiable, avaient à cette époque une bien autre valeur qu'on n'eût pu leur en attribuer aujourd'hui ; loin de nous de flétrir ici le sacrifice d'Aïssé ; mais enfin, dans l'irrégularité timide de ce ménage clandestin, dans les hésitations timorées de ces deux pauvres honteux de l'amour, y avait-il les éléments d'une action bien saisissante pour le public ?.. évidemment non !.. Il est vrai qu'un de nos plus gracieux critiques a cherché à révoquer en doute que le chevalier d'Aydie ait voulu sérieusement épouser mademoiselle Aïssé ; la mise en scène de cette assertion, d'ailleurs contredite par les témoignages qui nous restent, n'eût abouti qu'à rendre intolérable à la scène le personnage du chevalier.

Selon nous, ce que le public voulait voir dans mademoiselle Aïssé, ce n'était pas surtout les combats de l'amante, les remords de la femme qui a succombé, situation qui se retrouve dans vingt autres pièces; ce qu'il a dû chercher, c'était le stigmate de l'esclavage, empreint sur ce beau front, c'est cette tache originelle dont Aïssé n'a jamais pu ni voulu se racheter, et le sous-entendu de ses lettres en fait foi... « Jugez vous-même (y dit-elle à d'Aydie, dans une phrase que le drame a religieusement conservée) comment votre démarche serait regardée dans le monde, si vous épousiez une inconnue, et qui n'a de ressources que la famille de M. de Ferriol. » Mais, au sujet de cet esclavage *transplanté*, nouvelles critiques!.. Qu'importent les prétentions de ce mécréant, qui vient réclamer le prix de la vente d'Aïssé? Sur la terre de France, elles n'ont plus aucune valeur!.. Oui sans doute, elles n'ont aucun effet légal, aucune valeur notariée. Le mécréant ne peut pas plus actionner M. de Ferriol devant les tribunaux, que ce dernier ne peut faire valoir devant la même juridiction les liens qui enchaînent Aïssé à sa volonté! Sur ces deux points, pas de conteste. Mais, n'est-ce rien que la parole d'un gentilhomme solennellement engagée, pour la défense d'un opprimé?.. Ferriol, si jaloux de ses droits, auxquels se rattache pour lui le succès d'une opiniâtre espérance de roué, peut-il, devant les prétentions d'un rival, abdiquer cette protection, dont le passé même lui a fait une loi et une habitude, surtout au moment où un ministre fourbe prend sous sa sauvegarde les titres du créancier, et accule Ferriol à une ruine (sur laquelle il spéculé) ou à un abandon misérable de cette autorité intéressée?.. N'y a-t-il pas également (et en dehors des difficultés d'argent que soulève l'action matérielle du drame), dans ces longs bienfaits, si égoïstes qu'ils aient été, dans la dernière volonté de sa mère, quelque chose qui asservisse impérieusement Aïssé?.. N'y a-t-il pas là un pouvoir occulte et imprescriptible qui défie toutes les immunités du sol sur lequel Aïssé est descendue, et neutralise toutes les protections qui tenteraient de lui prêter appui contre les scrupules de sa conscience et la délicatesse de son cœur?.. D'autant que l'action de la pièce donne à ces scru-

pules de nouvelles armes qui leur ont manqué dans la vie d'Aïssé et qui légitiment une abnégation, contre laquelle pourtant les critiques n'ont point récriminé, lorsqu'ils ont remis sous les yeux du lecteur les principaux traits de l'existence de l'humble compagne du chevalier d'Aydie.

On a reproché encore aux auteurs d'avoir concentré dans un seul moment toutes les péripéties de cette même existence ; nous croyons avoir répondu en prouvant que la vie d'Aïssé n'a point eu de péripéties, du moins dans le sens dramatique du mot, et nous pensons avoir été fondés à exagérer un peu le droit que nous créait l'histoire, de donner à notre héroïne une fin prématurée, élément d'intérêt spécial et distinctif, qui clot dans le souvenir de tous cette gracieuse légende du dix-huitième siècle. Maintenant les mêmes plumes qui nous ont accusé de voiler avec un soin ultra-pudique les fautes d'Aïssé, ont accusés les teintes trop vives du tableau où s'encadrent les deux principaux personnages, oubliant peut-être que nous sommes en pleine Régence ; on a reproché à Riom ses complaisances, comme si les roués de ce temps-là et le brillant Richelieu lui-même avaient jamais marchandé aux rois ou aux princes des services de connaisseurs. On a même récriminé contre les prétentions historiques de Ferriol sur le cœur et la personne d'Aïssé, comme si nous n'avions pas fait sur ce point tout ce que l'honnêteté de notre intérêt dramatique nous commandait, en partageant l'opinion très-motivée de M. Sainte-Beuve qui, dans son précieux travail sur mademoiselle Aïssé, établit qu'elle n'a point succombé aux pièges qu'on lui tendait (et nous persistons à penser du reste, contrairement à l'opinion de quelques critiques, qu'Aïssé livrée à la fois, et à son tyran et à son amant, eût repoussé les regards du public par le tableau de cette promiscuité dont aucun effet scénique, si grand qu'il eût été, n'eût pu la racheter). Mais il était impossible (nous nous en croyons d'autant plus autorisés à l'affirmer) de nier l'existence des pièges tendus par Ferriol, d'atténuer davantage les couleurs de ces vices consacrés par la tradition, et dont le développement au théâtre est non seulement un contraste nécessaire, mais un repoussoir utile qui met mieux en

relief les figures pures et chastes que nous avons empruntées à une églogue égarée au milieu des saturnales de la Régence.

Arrêtons-nous ; c'est assez répondre à des critiques dont le fond a dû commander toute l'attention des auteurs, en même temps que la forme, — ils sont encore heureux de le répéter, — a droit à leurs remerciements ; ils doivent maintenant consacrer quelques lignes à un autre devoir de reconnaissance envers les interprètes qui ont si éloquemment soutenu leur cause devant le public.

M. Samson était chargé du rôle difficile de M. de Ferriol ; il l'a reproduit avec son art et son tact habituels. M. Samson semble une tradition vivante de notre première scène ; nul ne sait mieux que lui mettre en relief, par les moyens les plus simples, toutes les nuances du personnage et distribuer avec plus d'à-propos l'ombre et la lumière sur toutes les parties du dialogue. On sait également quel charme et quelle perfection de diction caractérisent le talent si complet, si *Comédie-Française* de madame Allan. La partie romanesque de l'ouvrage était confiée à M. Maillard et à mademoiselle Judith, — tous deux arrivés rue Richelieu par les échelons des scènes inférieures, — tous deux glorieux parvenus de l'art et du succès ; il est difficile d'être plus sérieux, plus sincère et plus ému que M. Maillard sous l'habit du chevalier de Malte. — Les larmes et les applaudissements unanimes de la salle ont constaté avec quel charme de beauté sympathique, avec quelle puissance communicative de passion mademoiselle Judith avait reproduit le type oriental et exprimé les souffrances d'Aïssé la Circassienne. Madame Jouassain a composé avec beaucoup de goût et de soin la figure sévère de la douairière de Ferriol, et M. Maubant a prouvé heureusement qu'il savait dépouiller le manteau d'Agamemnon pour porter avec simplicité et bonhomie l'habit noir rapé du vieux secrétaire. Au milieu de ces soldats éprouvés, se présentait au premier rang une jeune et vaillante recrue, — M. Candeilh, que le public a tout de suite adopté, et qui, d'avance, dans ses allures vives et résolues, porte, avec ce premier succès si lestement enlevé, la consécration préventive des succès plus grands encore que l'avenir lui garde. — Enfin, les auteurs n'accompliront pas la moins im-

périeuse de toutes leurs obligations en remerciant ici madame Noblet, qui a bien voulu reprendre, avec tant de zèle et de courtoisie, le rôle de madame de Parabère, devenu vacant (par suite du départ subitement avancé de madame Allan). Madame Noblet aura prouvé que son talent (dont le souvenir est resté mêlé aux premiers triomphes du mouvement littéraire de notre époque) n'avait rien perdu de sa valeur dans l'oubli maladroit auquel on semblait l'avoir condamné depuis quelques années.!

MADemoiselle AÏSSÉ

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE COMTE DE FERRIOL	MM. SAMSON.
LE CHEVALIER D'AYDIE , chevalier de Malte, capitaine d'une galère.	MAILLART.
M. DE RIOM , son cousin	CANDEILH.
LEBLOND , secrétaire du comte.	MAUBANT.
MADemoisELLE AISSÉ	M^{mes} JUDITH.
MADAME DE PARABÈRE	{ ALLAN. NOBLET.
MADAME LA MARQUISE DE FERRIOL , belle-sœur du comte	JOUASSAIN.
UN DOMESTIQUE du comte de Ferriol.	MM. TRONCHET.
UN DOMESTIQUE de madame de Para- bère.	BERTIN.
UN JARDINIER	CASTEL.

L'action se passe vers 1719, sous la Régence.



ACTE PREMIER

La scène est chez M. de Ferriol.

Tapisseries, ameublements du siècle précédent; porte au fond, portes latérales, deux fauteuils séparés par un guéridon à droite; table à gauche de l'acteur; fenêtre du même côté.

SCÈNE I.

LA MARQUISE DE FERRIOL, AÏSSÉ (1).

(An lever du rideau elles sont assises à droite, et occupées à travailler.)

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Laissez là votre broderie, Aïssé, et aidez-moi à achever ce devant d'autel que je destine à ma paroisse.

AÏSSÉ.

Je suis tout à vos ordres, madame la marquise.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

C'est la première parole que vous me dites, depuis une heure que vous travaillez; vous êtes devenue, ce me semble, bien triste et bien rêveuse. Est-ce que vous ne seriez pas heureuse ici? Permettez-moi de vous dire que ce serait de l'ingratitude.

AÏSSÉ.

Je ne suis point ingrate, Madame, je sais trop que je n'étais qu'une pauvre orpheline abandonnée, et que je dois tout à la pitié de M. le comte de Ferriol, votre beau-frère. Je ne tenais à vous, pas plus qu'à lui, par aucun lien du sang, que je sache.

(1) Les personnages sont placés comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient la droite de l'acteur et les changements sont ensuite indiqués.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je le crois bien; et comment cela, s'il vous plaît, aurait-il été possible? Est-ce que par hasard vous me prenez pour une dame turque?... oubliez-vous que c'est dans les rues de Constantinople, la nuit, à ce qu'il paraît... car jamais je n'ai bien su tout cela, que M. de Ferriol vous a recueillie enfant et païenne?

AISSÉ.

Madame, je suis chrétienne et catholique, maintenant.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Il aurait fait beau voir que vous n'eussiez pas abjuré cette vilaine religion de Mahomet; voudrais-je vivre avec une mécréante?... Il était peut-être moins nécessaire de vous donner, comme l'a voulu mon frère, tous ces maîtres de chant, de danse et d'autres arts frivoles qui entraînent les jeunes filles dans les voies de la perte, surtout lorsqu'elles peuvent faire naître chez elles des idées, des prétentions au dessus de la condition où elles doivent rester; mais mon frère n'a jamais su ni calculer ni réfléchir.

UN DOMESTIQUE, entrant par le fond (t).

Madame...

LA MARQUISE DE FERRIOL, se levant.

Qu'est-ce donc? (Le domestique présente un mémoire.) Encore un créancier de mon frère... Je n'y puis rien... M. le comte ne m'envoie plus de fonds pour payer les dettes qu'il a laissées ici; son traitement d'ambassadeur à Constantinople trouve, à ce qu'il paraît, un autre emploi. (Au domestique, resté au fond.) Eh bien! congédiez cet homme!

LE DOMESTIQUE.

Mais, madame la marquise, on parle d'envoyer un huissier saisir les meubles de l'hôtel.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Un huissier!.. Je ne veux pas entendre parler de ces gens-là! Retirez-vous! retirez-vous! (Le domestique sort.) Eh bien! on peut voir maintenant où les folles prodigalités de mon frère le mènent... à une ruine, et peut-être à une disgrâce complète.

(4) Madame de Ferriol, le domestique, Aissé, *debout*.

AÏSSÉ.

Une ruine et une disgrâce!.. en êtes-vous bien sûre, Madame?

LA MARQUISE DE FERRIOL, se rasseyant à la place d'Aïssé.

Sans doute. La situation de M. le comte de Ferriol n'est plus un mystère pour personne. Poursuivi à Paris comme à Constantinople, au siège même de son ambassade, il est menacé à chaque instant de perdre, avec cette haute position, la seule ressource qui nous reste. C'est le bruit public au Palais-Royal, et, tenez, M. de Riom, qui vient nous visiter quelquefois, ne nous le disait-il pas? Oui, M. de Riom chaque jour acquiert des titres personnels à notre reconnaissance... admis dans la familiarité de monseigneur Dubois, le premier ministre, capitaine des gardes de S. A. R. madame la duchesse de Berry, la fille bien-aimée du Régent... N'est-ce pas lui qui, au dernier *Te Deum* à Notre-Dame, nous a fait placer dans la propre tribune de monseigneur le Régent, avec les princes et princesses du sang?... S. A. R., dans cette occasion, a daigné vous donner l'eau bénite... mais M. de Riom ne vous inspire pas autant de confiance que son cousin, M. le chevalier d'Aydie... je m'en suis déjà aperçue.

AÏSSÉ.

Sans doute, Madame, puisque c'est uniquement en raison de cette parenté que vous avez consenti à le recevoir en l'absence de M. le chevalier d'Aydie... qui est parti, il y aura demain trois mois.

LA MARQUISE DE FERRIOL, se levant.

Ah! il paraît que vous avez compté les jours depuis son absence... Mais n'y a-t-il pas des raisons graves qui puissent retarder ou empêcher le retour de M. d'Aydie? Chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui consacre son épée à combattre les infidèles... peut-être a-t-il été blessé? peut-être a-t-il succombé aux hasards de sa dernière croisade contre les pirates d'Alger?

AÏSSÉ, à part.

Ah! cette pensée ne m'était jamais venue...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

J'espère cependant que le ciel ne l'aura pas abandonné dans sa sainte entreprise.

LE DOMESTIQUE, au fond, sans entrer.

M. le chevalier d'Aydie.

AISSÉ, avec émotion.

Oh! mon Dieu!

SCÈNE II.

D'AYDIE, LA MARQUISE DE FERRIOL, AISSÉ, se détournant pour cacher son trouble.

D'AYDIE.

A peine de retour, madame la marquise, j'ai dû rendre compte à monseigneur le régent de ma mission, et ma première visite a été pour votre maison...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Mille grâces, monsieur le chevalier.

D'AYDIE, saluant AISSÉ.

Mademoiselle... (A part.) Elle est encore embellie...

AISSÉ.

Nous étions préoccupées pour vous... les dangers que vous pouviez courir...

D'AYDIE.

En effet, il s'en est présenté sur ma route, et même une blessure..... (Mouvement d'AISSÉ.) oh! très-légère... je n'étais pourtant chargé que d'une pieuse négociation.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

D'une pieuse négociation?.. Oh! cela doit être bien intéressant... Monsieur le chevalier, veuillez nous raconter...

D'AYDIE.

Volontiers. Une famille noble que M. le Régent honore d'un intérêt tout particulier avait été prise par des corsaires dans la traversée de Marseille à Naples, puis emmenée à Tunis. Ces misérables demandaient une rançon au dessus de la fortune de cette famille. Heureusement une tartane passe en vue de la galère que je commande. Cette tartane était chargée d'esclaves circassiennes destinées au sérail du bey de Tunis.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Ah ! quelle indignité ! De grâce, chevalier, épargnez-nous de semblables détails.

D'AYDIE.

Nous attaquons cette tartane. Le combat a été acharné ; mais un instinct secret me disait que cette capture pouvait seule assurer le succès d'une mission, impossible à accomplir autrement. Et, en effet, grâce à notre prise, j'ai pu offrir en échange des captifs français ces misérables femmes qui, nées dans la servitude, conservent incessamment le stigmate de cette bassesse d'origine. Cinq d'entre elles, prises au hasard dans cette sorte de troupeau méprisable, ont été livrées pour chacune des personnes de la famille que M. le Régent m'avait donné ordre de délivrer.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Cinq de ces malheureuses contre une personne de qualité française et catholique... Ah ! c'était leur faire beaucoup d'honneur encore !

D'AYDIE.

Vous voyez que le ciel me conduisait... Au reste, une pensée bien chère, une inspiration bénie me soutenait dans ces traversées, dans ce combat...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je comprends cette sainte pensée... on devait l'attendre naturellement de vous... vous n'êtes que chevalier non profès et libre encore de l'ordre de Malte, et vous avez voulu devenir chevalier profès, vous engager tout à fait envers Dieu !

D'AYDIE, à part.

Quelle idée !.. (Haut.) Oui, ces vœux qui me séparent à jamais du monde...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Vous les avez prononcés, sans doute ? quelle digne et noble résolution !

D'AYDIE, à part.

Il me semble qu'elle s'est troublée.

SCÈNE III.

D'AYDIE, LA MARQUISE DE FERRIOL, LE DOMESTIQUE

entrant par la gauche, AISSÉ.

LE DOMESTIQUE, parlant bas.

Madame la marquise...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Qu'est-ce encore ?

LE DOMESTIQUE, de même.

Madame la marquise, je n'ai pas pu faire entendre raison à cet homme... d'autres sont survenus... tous déclarent qu'ils ne sortiront pas de l'hôtel qu'on ne les satisfasse.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Les insolents ! Il faut que j'aie leur parler moi-même.
(A d'Aydie.) Vous m'excuserez, chevalier, je reviens... une affaire imprévue...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

D'AYDIE, AISSÉ.

D'AYDIE, à part.

Continuons mon épreuve... (Haut.) Vous l'avez entendu, Mademoiselle, pour moi désormais plus de mariage, jamais d'ambition, une vie austère et simple, toute aux devoirs et à l'amitié. L'amitié, c'est là un bonheur dont on se contente si facilement : savoir que chaque soir s'ouvre pour vous une maison hospitalière ou l'on a pour appui, pour consolation, la sympathie calme et douce d'une aimable jeune fille, une sœur, dont l'affection pure remplace pour vous tous les biens que le Ciel vous envie.

AISSÉ, se retournant.

Oui, vous pouvez compter sans doute...

D'AYDIE, à part.

Elle a pâli... m'aimerait-elle ?

AISSÉ.

On ne peut que louer la vocation que vous avez suivie ;

mais nous pouvions d'autant moins nous y attendre que M. de Riom, votre cousin, nous avait parlé pour vous d'un mariage.

D'AYDIE.

Mon cousin... Vous l'avez vu ?

AISSÉ.

Il est venu assidûment dans cette maison pendant votre absence. Il y était hier encore.

D'AYDIE.

Riom ici ! Riom ! dans cet hôtel inconnu de la rue Neuve-Saint-Augustin!.. (A part.) lui le héros ou le complice des scandales de la cour du Régent ! (Haut.) Et que voulait-il ? que prétendait-il ?

AISSÉ.

Nous offrir ses services, au cas où M. de Ferriol, frappé par une disgrâce...

D'AYDIE, à part.

Il y a quelque piège là-dessous. (Haut.) Et de moi, que disait-il ? Il parlait, dites-vous, d'un mariage ?

AISSÉ,

Avec une veuve, une parente,.. la marquise de Parabère.

D'AYDIE, vivement.

La marquise de Parabère!.. Il a osé dire!.. Cette dame est, en effet, ma parente... mais avoir pu supposer!.. La marquise de Parabère est bonne et généreuse. Son cœur vaut mieux que sa trop haute fortune ; mais que m'importent la fortune, le rang, la faveur ? C'est le bonheur, c'est l'amour désintéressé, ce sont les vertus modestes que je demanderai uniquement à la femme que je veux associer à ma destinée.

AISSÉ, vivement.

Que vous voulez?.. Mais, alors..., alors vous n'êtes donc pas chevalier profès ? alors vous n'avez donc pas prononcé vos vœux ?

D'AYDIE.

Je me suis trahi.

AISSÉ.

C'est bien mal à un chevalier de Malte de mentir ainsi.

D'AYDIE.

Est-ce la vérité ou le mensonge que vous regrettez ?

AISSÉ.

Monsieur le chevalier !..

D'AYDIE.

Cette parente dont vous me parlez, je voulais que dès aujourd'hui elle m'accompagnât... (Mouvement d'AISSÉ.) oui, qu'elle m'accompagnât ici, pour demander à la marquise de Ferriol, en mon nom, la main de l'élève, de l'enfant adoptive de sa maison... de mademoiselle Aissé...

AISSÉ.

Vous, monsieur le chevalier ?

D'AYDIE.

Écoutez-moi, Aissé... l'isolement où vous vivez dans cet hôtel, votre innocence. . (cette retraite plus sûre encore de votre âme) vous ont empêchée de soupçonner dans quel monde vous vivez ; vous ignorez que les vertus les plus simples, les devoirs les plus sacrés y sont traités avec le dédain qui ne devrait être réservé qu'au ridicule ou au vice Oh ! je m'étais trompé de siècle... Je n'aurais pas dû naître à cette époque de scandales brillants, où il est devenu d'étiquette de bafouer les joies pures de l'âme, le bonheur discret de la famille. Je vous ai trouvée, Aissé... vous que votre naissance étrangère semblait d'avance, par la plus singulière exception, avoir mise à l'abri de ces pernicieuses influences... et je viens vous dire : — Voulez-vous ma main pour vous guider, pour vous défendre de tous les périls qui menaceraient votre jeunesse ? Voulez-vous que nous traversions ensemble ces jours d'audacieuses frivolités et de folies insultantes, en donnant sans ostentation l'exemple si rare de deux amants et de deux époux qui s'aiment ? Dites, le voulez-vous, Aissé ? Voilà ce que je suis venu vous dire.

AISSÉ, très-troublée.

Monsieur le chevalier... mais est-ce que cela est possible ? Jugez vous-même comme votre démarche serait regardée dans le monde, si vous épousiez une inconnue et qui n'a de ressources que la famille de M. de Ferriol ! Non, non ! j'aime trop votre gloire, et j'ai moi-même le cœur trop haut

pour vous laisser ainsi oublier la distance qui vous sépare d'une pauvre fille.

D'AYDIE.

La distance n'est pas aussi grande que vous le supposez entre nous, Aïssé. Je suis noble, c'est vrai, mais je n'ai d'autre fortune que mon épée. C'est peut-être une existence de privations et d'abnégation communes que je vous offre... Maintenant me laisserez-vous le droit de penser, Aïssé... que c'est vous qui reculez devant un sacrifice ?

AÏSSÉ.

Ah ! ces privations, cette abnégation dont vous parlez, ce serait le bonheur !

D'AYDIE.

Eh bien ! alors ?..

AÏSSÉ.

Mais votre naissance ne vous impose-t-elle pas plutôt le devoir de chercher dans un illustre mariage les moyens de soutenir l'éclat de votre nom ? Et cette parente même dont vous me parliez...

D'AYDIE.

Cette parente, je vous ai prouvé que je lui gardais encore ma confiance, et cependant, s'il faut tout vous dire, la supposition de mon mariage avec elle est une insulte dont mon cousin aura à me rendre compte.

SCÈNE V.

AÏSSÉ, LE DOMESTIQUE, du fond, D'AYDIE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle...

AÏSSÉ.

Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Madame est encore occupée dans son cabinet, et voici quelqu'un qui la demande.

AÏSSÉ.

Qui donc ?

LE DOMESTIQUE.

M. de Riom.

D'AYDIE.

Riom!.. Ah! de grâce, Mademoiselle, permettez-moi de le recevoir.

AISSÉ.

Mais votre irritation...

D'AYDIE.

Ne craignez rien... c'est une simple explication de famille.... (Aissé fait signe au domestique de faire entrer M. de Riom.) Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas ?

AISSÉ.

Oh! oui, bientôt.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

D'AYDIE, RIOM.

RIOM, au domestique.

Est-ce que madame la marquise... (Apercevant d'Aydie.) D'Aydie...

D'AYDIE.

Oui, d'Aydie, qui, avant que tu ne voies madame de Ferriol, te demande la faveur de causer quelques instants avec toi.

RIOM.

A ton aise, mon cher cousin... j'ignorais encore ton retour...

D'AYDIE.

Ce n'est pourtant pas faute de t'être occupé de moi.

RIOM.

Il paraît, à la façon dont tu fais les honneurs de la maison, que tu es ici comme chez toi ?

D'AYDIE.

Un homme de cœur est à sa place partout où il y a une femme à protéger.

RIOM.

Ah! je comprends!.. tu appelles cela protéger.

D'AYDIE.

Écoute, Riom... je vais droit au but : — qu'es-tu venu faire ici en mon absence ?

RIOM.

Qu'y es-tu venu faire toi-même ?

D'AYDIE.

Moi... il m'est plus facile aujourd'hui que jamais de répondre à cette question... J'y suis venu pour chercher la compagne de toute ma vie.

RIOM.

Eh bien ! je répondrai avec la même franchise : j'y suis venu pour t'empêcher de nous couvrir de ridicule.

D'AYDIE.

Riom !

RIOM.

Tu as beau dire, nos deux mères étaient sœurs, et il n'y a pas besoin de conseil de famille pour arrêter un gentilhomme dans une voie où il engage l'honneur de notre maison.

D'AYDIE.

L'honneur de notre maison ! Est-ce que tu croyais le servir, par hasard, en faisant accroire à celle que j'aime que j'allais épouser la maîtresse du Régent ?

RIOM.

Eh bien ! est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu épouser la maîtresse du Régent que la servante de la maison de Ferriol ? (Mouvement d'Aydie.) Et, après tout, qu'importe que j'aie voulu te perdre dans l'esprit de cette petite, si c'était pour t'empêcher de te perdre toi-même ? Est-ce que, par hasard, au moment où tu te noies, au moment où je t'amène sur la berge en te saisissant comme je peux, est-ce qu'au lieu de me remercier comme un sauveur, tu t'aviserais, par hasard, de m'envoyer une note de pourpoint déchiré ?

D'AYDIE.

Mon cher cousin, tu sais que je ne plaisante pas.

RIOM.

Eh ! je ne plaisante pas plus que toi, je te prie de le croire. Écoute, d'Aydie, et songe un peu plus aux preuves de courage, de résolution, aux grands exemples d'ambition heu-

reuse qui te sont donnés par les tiens. Les gentilshommes des autres maisons se croient trop favorisés lorsque les filles des rois daignent abaisser sur eux un regard. Eh bien ! nous, nous les enchainons à notre destinée. Est-ce que Lauzun, notre oncle, n'est pas devenu le mari de Mademoiselle de Montpensier, la petite-fille de Henri IV et la cousine-germaine de Louis XIV ? Et moi, moi qui te parle...

D'AYDIE.

Oui.... oui... une grande princesse, la duchesse de Berry ne cache point l'empire que tu as pris sur sa raison. Je sais tout cela.

BIOM.

Tu ne sais rien. Je ne me vanterais même pas d'avoir plu à la fille du Régent... mais je fais mieux... je l'épouse ! (Mouvement de d'Aydie.) Le Régent s'y opposerait en vain ; son autorité de père et de chef de l'État serait vaincue par l'ascendant de notre fortune. Et c'est dans ce salon du Luxembourg, où je commanderai en égal des princes du sang, que tu viendrais présenter une femme qui a passé de quelque carrefour de l'Asie, presque aux antichambres de M. de Ferriol, qui t'apporterait en dot la pitié qui a élevé son enfance ?.. Reviens à toi, mon pauvre d'Aydie ! Pour un homme de tête, pour un esprit sérieux, les femmes doivent être un moyen, jamais un but. Il n'y a dans la famille que des joueurs brillants, qui ont engagé sur les plus belles cartes leur tête en échange de hautes fortunes qu'ils ont conquises ; ne va pas nous montrer en toi l'exception dégénérée d'un joueur de cabaret qui borne ses prétentions humiliantes à gagner sur quelques dés ébréchés la plus misérable des aumônes ! Allons, cousin, renonce à cette folie et qu'il n'en soit plus parlé !..

D'AYDIE.

Je ne discuterai pas avec toi... on ne laisse pas discuter une résolution irrévocablement arrêtée. Mais je te prendrai par tes paroles : les femmes sont un moyen, dis-tu, jamais un but... Eh bien ! je ne croirai jamais que tu te sois arraché si longtemps et si souvent aux palais où tu trônes en conquérant, uniquement pour le souci plus ou moins bien entendu de mon avenir ou même de l'honneur de notre

maison. Il y a, à coup sûr, autre chose dans ta présence assidue au sein d'une famille qui devait te rester indifférente, inconnue... dans l'attention dangereuse qu'a attirée de ta part la femme que j'aime... et c'est sur ce point où, sans chercher à me donner le change, tu es invité à t'expliquer.

RIOM.

Ah ça ! tu es de plus en plus naïf, à ce qu'il semble. Tu me fais ambitieux, et tu crois que je te dirais mon secret, si j'en avais un.

D'AYDIE.

Je ne te le demande plus... Mais, je t'en préviens, qu'il n'y ait dans ce secret rien qui menace la pureté, le repos de cette compagne que mon cœur s'est choisie. Je n'ai pas comme toi les ressources de l'ambition, les séductions des grandeurs pour me tenir lieu de cette tendre et chaste affection qui sera l'unique joie de toute ma vie. Garde ton secret... suis ton chemin... j'y consens... Mais prends garde ! je t'en préviens : sur ce chemin, quel qu'il soit, ne touche pas à mon bonheur.

(Bruit de voiture.)

RIOM.

Une menace ? Tu ne m'irriteras même pas. Est-ce que, nous autres ambitieux, nous avons le loisir de nous venger ?

SCÈNE VII.

AÏSSÉ, D'AYDIE, RIOM.

AÏSSÉ, inquiète.

Messieurs...

RIOM, saluant.

Mademoiselle !.. Est-ce que je ne pourrai parler aujourd'hui à la marquise de Ferriol ?

AÏSSÉ.

Mon Dieu ! Monsieur, à l'instant même, une voiture s'est arrêtée dans la cour. Madame de Ferriol en a vu descendre dit-elle, le secrétaire intime de M. le comte. Ce serviteur

arrive de Constantinople. Madame est sûre de l'avoir reconnu, et elle est si troublée de cette arrivée imprévue...

RIOM, à part.

Oui, imprévue... mais pas pour moi.

D'AYDIE.

L'appui de M. de Ferriol vous manquerait-il, Aissé... Cela serait une raison de plus pour que votre protectrice ne refusât pas le mien.

RIOM, à part.

Ni le mien non plus.

D'AYDIE.

Tu comprends, mon cher cousin, qu'en ce moment nous gênerions sans doute madame de Ferriol. (A Aissé.) Je vais chez madame de Parabère.

AISSÉ.

Vous persistez toujours ?

D'AYDIE.

Votre cœur vous donnerait-il le droit d'en douter ?

RIOM.

Cousin, mon carrosse est à ta disposition. (Se dirigeant vers la fenêtre.) Tu peux voir... une voiture de cour. J'emprunte à mon avenir, et tu es obligé, toi, de prêter au tien.

D'AYDIE.

Je suis trop heureux pour te répondre. (A Aissé.) Je reviens.

RIOM, à part.

Et moi, je serai de retour avant lui.

(D'Aydie et Riom sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

AISSÉ, MADAME LA MARQUISE DE FERRIOL, LEBLOND,
entrant par la gauche.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Leblond, je meurs d'inquiétude et d'impatience. Ne gardez pas plus longtemps le silence; expliquez-moi les motifs de ce brusque retour.

LEBLOND.

Ah ! Madame, vous les connaîtrez trop tôt ! le chagrin plus que la fatigue m'accable.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Ah ! je devine... je devine... le coup que nous redoutions depuis si longtemps... le ciel a châtié enfin la vie frivole de mon frère !.. achevez !

LEBLOND.

Mais devant cette demoiselle...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Oh ! n'importe !

LEBLOND.

M. le comte de Ferriol cesse d'être ambassadeur à Constantinople. Une lettre de rappel des plus sèches, motifs fondés sur la santé de M. le comte, qui ne s'en plaignait pas pourtant...

AÏSSÉ,

Ah ! il est impossible, Madame, que M. le comte de Ferriol reste sous le coup de cet arrêt indigne. Il a été calomnié sans doute, eh bien !.. il faut avoir recours à vos amis.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Oui, vous avez raison, et je vais à l'instant même écrire (1)...

(Elle se met à une table, et écrit.)

AÏSSÉ, avec vivacité.

Oui, croyez-le, Madame, l'accent de la vérité perce toujours, et ce n'est pas en vain que nous implorerons la justice mieux éclairée du Régent pour l'homme généreux qui m'a recueillie, qui a élevé mon enfance.

LEBLOND.

Que dites-vous?.. Attendez donc... est-ce que vous seriez?.. Oui, plus de douze ans se sont écoulés depuis le jour où j'ai amené de Constantinople ici un enfant... oui, je vous reconnais maintenant. Et moi qui ne pouvais pas me figurer qu'elle avait grandi !.. vous êtes mademoiselle Aïssé !

AÏSSÉ,

Elle-même.

(1) Leblond, Aïssé, madame de Ferriol.

LEBLOND.

Ah! si vous saviez tous les souvenirs poignants qui se rattachent pour moi à notre première entrevue... combien ils m'intéressent à vous!..

LA MARQUISE DE FERRIOL, se levant et déchirant sa lettre (1).

Non... non... une lettre ne serait pas assez prompte. Leblond, quand revient mon frère?

LEBLOND.

Peut-être aujourd'hui même, Madame. Je devais le précéder de huit jours; mais toujours mon malheur obstiné! A Marseille, une chute... une foulure douloureuse, et dévoré d'impatience, je perds dans une méchante auberge les huit jours d'avance que m'avait ménagés monseigneur!

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Il n'y a pas de temps à perdre... il faut voir le Régent, ou du moins monseigneur Dubois le premier ministre. Aissé, hâtez-vous de vous préparer; nous allons sortir toutes deux à l'instant... Venez! venez!

AISSÉ.

Je vous suis, Madame. (Elles sortent toutes deux par la droite.)

SCÈNE IX.

LEBLOND, seul.

Monseigneur Dubois... mais je pourrais quelque chose, moi, il est mon parent. (Après un silence.) Pauvre jeune fille!.. comme elle est devenue fraîche et avenante! Pourvu que je ne lui apporte pas le guignon qui s'attache à moi et qui m'a toujours accompagné!.. J'ai débuté par coûter la vie à ma mère... je n'ai jamais voulu me marier... Si ça n'avait dû porter malheur qu'à moi, ça ne m'aurait peut-être pas arrêté; mais je suis sûr que ma pauvre femme... Et maintenant, mon maître pour qui j'aurais donné ma vie, — comme si elle valait quelque chose, — le voilà disgracié!

(1) Leblond, madame de Ferriol, Aissé.

SCÈNE X.

D'AYDIE, MADAME DE PARABÈRE, LEBLOND.

D'AYDIE, entrant par le fond.

Veillez entrer, Madame; on nous dit que madame de Ferriol n'est pas visible, nous l'attendrons ici.

LEBLOND, à d'Aydie.

Ces dames, en effet, se préparent pour sortir; mais je suis de la maison; Monsieur, qui vais-je avoir l'honneur de leur annoncer?

D'AYDIE.

La marquise de Parabère et le chevalier d'Aydie.

LEBLOND.

La marquise de Parabère!.. c'est le bon génie de M. de Ferriol qui l'amène peut-être... Hâtons-nous de l'annoncer, avant que ma mauvaise étoile ne s'en mêle.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

D'AYDIE, MADAME DE PARABÈRE.

MADAME DE PARABÈRE.

Savez-vous, mon beau cousin, que ceci a tout l'air d'une aventure? Vous me dites que vous me demandez de vous aider à obtenir la main d'une personne que vous aimez; vous ne me parlez ni de son nom ni de sa naissance. J'ai la bonté de me fier à vous et de vous suivre. Une pareille proposition de la part d'un amoureux n'a rien de surprenant; mais de la part de grands parents, puisque je joue ici ce rôle vénérable, devait-elle être acceptée?

D'AYDIE.

Quand vous aurez vu celle que j'aime, vous ne m'en demanderez pas davantage.

MADAME DE PARABÈRE.

Il paraît qu'elle paie surtout de mine. (Elle s'assied à droite; d'Aydie prend un tabouret à côté d'elle (1). Il fallait que je vous ai-

(1) Madame de Parabère, d'Aydie.

masse bien, mon cher chevalier, pour vous donner quelques instants, car, telle que vous me voyez, je suis en campagne, sur le pied de guerre.

D'AYDIE.

Vous, belle cousine ?

MADAME DE PARABÈRE.

Eh ! oui. On veut m'enlever, ce qu'en vérité je ne devrais pas tant tenir à défendre, l'attachement du Régent ; seulement j'ajouterai que je tiendrais moins encore à l'influence que je puis conserver auprès du Prince, si cette influence, en ce moment, ne devait pas le sauver d'une honte.

D'AYDIE.

D'une honte !

MADAME DE PARABÈRE.

Sans doute ; ma mère, madame de La Vieuville, dame d'atours de la duchesse de Berry, m'a prévenue que la princesse, subissant une indigne influence, est prête à accepter non-seulement le joug, mais le nom d'un petit hobereau d'Auvergne, bien peu digne même d'être de votre famille.

D'AYDIE.

Oui... et Riom m'a dit lui-même...

MADAME DE PARABÈRE.

Ce qu'il ne vous a pas dit, sans doute, c'est que l'on a juré ma perte, parce que l'on sait que, tant que le Régent aura quelque confiance en moi, il ne laissera pas consommer cette monstrueuse mésalliance. Je voulais, j'avais cru déjà parvenir à faire renvoyer ce petit Riom à son régiment ; mais Dubois est entré dans cette ligue contre moi. Le drôle n'ignore pas que je voudrais voir à la tête des affaires un ministre plus digne de la France, et déjà une rivale est désignée dans les vœux de nos ennemis pour me remplacer dans le cœur du Régent. Ils n'ont pas perdu de temps. Le choix qu'on leur attribue prouve de l'imagination ou plutôt de la mémoire. On a entendu dire une fois au Régent, après un souper, que toutes les beautés de l'Europe laissaient son cœur indifférent, mais que l'Asie avait encore pour lui des séductions inconnues. On s'est emparé de cet indice fugitif, et déjà il paraît qu'on a découvert et marqué au doigt, dans je ne sais quel coin de Paris, une

eune fille turque dont la beauté tout exotique aurait des attraits pour l'imagination conquérante du Régent.

D'AYDIE.

Achevez !

MADAME DE PARABÈRE, se levant.

Je n'en sais pas davantage ; mais leur projet est déjà public, s'il faut en croire ces vers qui circulent dans les nouvelles à la main. Écoutez :

Deux astres rayonnent sur terre,
Aux yeux ravis et dans le cœur !
L'un encor voilé de mystère,
L'autre, à l'horizon, luit vainqueur.
Jour radieux, charmante aurore,
Un prince hésite en les voyant ;
Mais toujours enfin l'on adore
L'astre qui vient de l'Orient.

D'AYDIE,

Oh ! plus de doute... tout s'explique pour moi... la présence de Riom dans cette maison...

MADAME DE PARABÈRE.

Il y est venu ?

D'AYDIE,

Ses offres de service à madame de Ferriol... Oui... vous êtes ici chez la sœur du comte de Ferriol qui a élevé, par les ordres de son frère, une jeune fille que j'aime ; c'est elle que vous veniez demander pour moi ; c'est elle enfin qu'on veut livrer au Régent. Oh ! je vois clair enfin dans ce secret d'infamie !

MADAME DE PARABÈRE.

Calmez-vous, mon cher chevalier. On veut vous prendre celle que vous aimez?... qu'y a-t-il là qui ne se voie tous les jours?... Soyez un peu plus de votre siècle, même en sachant vous défendre. Vous avez en moi une auxiliaire ; me voilà maintenant intéressée à ce que votre bonheur ne soit plus troublé, car votre bonheur, c'est la sauvegarde de mon pouvoir... de la dignité, de l'honneur d'un grand prince. Eh bien ! opposons la ruse à la ruse. Pas de colère qui trouble la raison et enlève la justesse du coup-d'œil. Ayons de l'ac-

tivité, de la persévérance... mais surtout ayons toujours de l'esprit, si nous pouvons. L'esprit fait réussir jusqu'à l'honnêteté! Et d'abord de qui dépend la jeune fille?

D'AYDIE.

En ce moment, de la marquise de Ferriol, belle-sœur du comte, dévote exagérée.

MADAME DE PARABÈRE.

Je la connais... coquette en retraite; veuve d'un mari dont elle ne souciait guère et d'un amant qui ne s'en soucie plus, du maréchal d'Uxelles! intrigante encore au besoin... une Tencin, c'est tout dire! Elle s'est enfin donnée au ciel, qui doit bien s'étonner de tous ses prédécesseurs! après?..

D'AYDIE.

Elle dépend encore du comte, ambassadeur à Constantinople.

MADAME DE PARABÈRE.

Je le connais aussi... C'est un don Juan... mais un don Juan de cinquante-cinq ans. On dirait qu'il croit, comme un Josué de la galanterie, avoir eu le secret d'arrêter à son zénith le soleil de sa jeunesse. Il est toujours à Constantinople, lui!.. Tant mieux pour vous, peut-être!

SCÈNE XII.

MADAME DE PARABÈRE, LE DOMESTIQUE, entrant par le fond, D'AYDIE.

LE DOMESTIQUE.

Madame la marquise de Ferriol et mademoiselle Aïssé m'ont chargé de faire leurs excuses à Madame, ainsi qu'à M. le chevalier; mais elles partent à l'instant pour affaire de la dernière urgence.

D'AYDIE.

Ce départ soudain... C'est singulier!

LE DOMESTIQUE.

C'est M. de Riom qui est venu emmener ces dames.

(Il sort.)

D'AYDIE.

Riom... toujours Riom!

MADAME DE PARABÈRE.

Encore cet intrigant !

D'AYDIE.

Eh bien ! le piège est-il assez clair ?

MADAME DE PARABÈRE.

Oh ! dussé-je crever mes chevaux, je gagnerai Riom de vitesse au Palais-Royal... (A la fenêtre) (1). Mais elles ne sont point parties encore.... la voiture n'est point sortie... une autre était entrée dans la cour de l'hôtel.

SCÈNE XIII.

LEBLOND, du fond, D'AYDIE, MADAME DE PARABÈRE.

LEBLOND, à la cantonade.

Que l'on prépare l'appartement de M. le comte. (A madame de Parabère.) Ah ! Madame, M. le chevalier, M. de Ferriol arrive à l'instant.

D'AYDIE.

Mais madame de Ferriol... mais mademoiselle Aïssé ?

LEBLOND.

Se disposaient à partir ; elles ont rencontré M. de Ferriol... elles reviennent avec lui.

D'AYDIE.

Je respire.

LEBLOND.

Le voici. M. de Riom l'accompagne.

MADAME DE PARABÈRE, passant.

Surtout, chevalier, du sang-froid et pas de querelle.

D'AYDIE.

Mais...

MADAME DE PARABÈRE.

Je l'exige. Et souvenez-vous qu'en affaire tout ce qui est inutile est dangereux.

(1) D'Aydie, madame de Parabère.

SCÈNE XIV.

LEBLOND, AISSÉ, MADAME LA MARQUISE DE FERRIOL
(en grande toilette), FERRIOL, RIOM, MADAME DE PARABÈRE, D'AYDIE.

FERRIOL; à Riom,

Oui, monsieur de Riom, je vous remercie de vos obligeantes intentions, mais je n'ai autorisé personne à demander grâce pour moi... (Regardant madame de Ferriol.) et encore moins à choisir pour mon intermédiaire auprès de monseigneur le Régent une jeune fille placée sous ma protection de gentilhomme, et dont seul j'ai le droit de régler les actions et les démarches.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Mon frère, la justice des hommes avait été trompée, et nous voulions...

FERRIOL.

Il suffit, ma sœur. (A madame de Parabère.) Marquise, on m'a dit que vous étiez ici; échanté de trouver si tôt à mon arrivée une aimable et spirituelle amie.

MADAME DE PARABÈRE.

Ce n'est pas au moment où vous êtes accablé d'un long voyage que je puis vous expliquer ma présence et celle de mon parent, M. le chevalier d'Aydie, mais bientôt...

FERRIOL.

A vos ordres, marquise!

(Il la salue courtoisement, et plus froidement d'Aydie.)

MADAME DE PARABÈRE, bas, à Riom.

Monsieur de Riom, vous avez voulu me perdre, mais votre coup est manqué.

RIOM.

C'est vrai, marquise..... je ferai mieux une autre fois, j'espère.

(Il remonte vers le fond.)

AISSÉ, à Ferriol.

Oh! Monsieur... mes prières obtiendront du ciel que cette injustice soit réparée.

FERRIOL, sans lui répondre.

Cette petite est vraiment charmante.

MADAME DE PARABÈRE.

- Comme il la regarde !

D'AYDIE.

Tout va bien, marquise.

MADAME DE PARABÈRE.

Ne vous hâtez pas trop d'espérer, mon pauvre chevalier :
au lieu d'un ennemi, je crois que votre bonheur en a
deux.

(Madame de Parabère et d'Aydie se dirigent vers le fond, conduits par Ferriol. Aïssé et madame la marquise de Ferriol sont à droite. Riom est descendu à gauche ; la toile baisse.)

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet du comte de Ferriol : portes au fond et latérales, fauteuils à droite ; fauteuil, table, cheminée et glace à gauche.

SCÈNE I.

An lever du rideau, Ferriol achève sa toilette ; une aiguière est encore auprès de lui. Une robe de chambre est jetée sur son fauteuil.)

LEBLOND, FERRIOL, en grande toilette, et assis.

FERRIOL.

Me trouves-tu bien ainsi, Leblond, et crois-tu que je puisse me présenter au Cours-la-Reine ? s'il y a encore un Cours-la-Reine, toutefois... car, en vérité, comment deviner tous les caprices de la mode depuis mon dernier voyage à Paris ?

LEBLOND.

Monsieur le comte va au Cours-la-Reine ?

FERRIOL.

Sans doute. Est-ce que les gens du bel air ont choisi un autre lieu de rendez-vous ? — Ah ! oui... l'on m'avait écrit, je crois, que l'on commence à borner sa promenade aux Tuileries.

LEBLOND.

Mais monsieur le comte ne songe-t-il pas qu'il faudrait parer au coup qui le frappe ? Permettez-moi de vous dire, Monseigneur, puisque nous sommes seuls, qu'il n'y a pas un moment à perdre pour retrouver une position, un crédit nécessaires à soutenir l'éclat de votre nom. Devant l'adversité qui vous poursuit, votre maison s'est dispersée, votre valet de chambre même, las d'attendre enfin des gages, à peine arrivé à Paris, vous a quitté ce matin.

FERRIOL.

C'est le moyen d'être mieux servi.

LEBLOND.

J'ai eu l'honneur de causer longuement avec madame la marquise de Ferriol... Vos créanciers sont implacables, et déjà cet hôtel ne vous appartient plus.

FERRIOL.

Il me reste encore une terre dans le Quercy.

LEBLOND.

Vous n'en tireriez pas vingt mille livres. Où cette somme pourrait-elle conduire monsieur le comte, s'il voulait continuer le train qu'il a mené jusqu'à présent?

FERRIOL, se levant.

Halte-là, maître Leblond! Est-ce parce que tu as quelques appointements en souffrance, que tu me fais ainsi de la morale? Mais ce n'est pas juste; tes appointements ne sont en retard que d'un an, et ta morale remonte pour le moins à madame de Maintenon.

LEBLOND.

Est-ce que monsieur le comte me doit?... Je vous assure que je ne me le rappelais pas.

FERRIOL.

Je trouve tes inquiétudes toutes naturelles. Je t'ai pris, il y a tantôt seize ans, pour secrétaire au moment de partir pour le Levant, parce que tu connaissais les idiomes de l'Orient. Je n'aurais jamais été assez exigeant pour demander du désintéressement dans ce qui n'était qu'une question de langue turque.

LEBLOND.

Ah! comme monsieur le comte traite mon dévouement!.. Je croyais pourtant, depuis ce temps, lui avoir prouvé...

FERRIOL.

Comment! c'était du vrai dévouement, mon pauvre Leblond?... Je ne dis pas le contraire... j'en conviendrai même, si tu y tiens... mais je n'en demande pas tant; quand je commande un habit avec des boutons d'acier, est-ce que je peux m'imaginer que le tailleur, pour le même prix, va m'apporter du diamant?

LEBLOND.

Monseigneur ne croit à rien.

FERRIOL.

Si fait! je crois à l'heure présente... je crois à l'or que

je fais sonner dans ma main... je crois au plaisir que mes sens éprouvent.

LEBLOND.

Mais la confiance qui fait épanouir le cœur... l'espérance qui le ranime...

FERRIOL.

La confiance est une traite tirée sur le vide... l'espérance n'est qu'un à-compte... trop souvent en fausse monnaie.

LEBLOND.

Mais, Monseigneur, encore une fois, songez que dans des circonstances si graves...

FERRIOL (4).

Eh ! laisse-moi tranquille, Leblond ! Je me trouve enfin dans ce Paris, la capitale du monde de la joie et de l'amour ! A demain les affaires sérieuses, ou plutôt, je n'en ai jamais connu qu'une... le plaisir !.. Il y a bien la gloire, l'ambition, la fortune... mais qu'est-ce que tout cela auprès d'un charmant sourire et d'un doux regard ? Il n'y a que ces vivantes et irrésistibles séductions de la grâce et de la beauté qui vaillent de faire palpiter notre cœur, de faire bouillonner notre sang dans nos veines. Est-il rien de plus attrayant que la femme qui lutte en vain contre l'enivrement promis par sa conquête ? si ce n'est la jeune fille qui court innocemment au devant des périls et du bonheur qu'elle ignore ? Quelle est l'épopée des conquérants qui puisse approcher de l'intérêt et du charme des souvenirs si variés de ces douces victoires ?.. Mais qu'as-tu donc ? Tu es distrait plus encore que d'habitude.

LEBLOND.

Je songeais, monsieur le comte, que je suis cousin, par ma mère, de M^r Dubois.

FERRIOL.

Eh bien ?

LEBLOND.

On dit que M^r Dubois n'est pas fier.

FERRIOL.

Il ferait beau voir qu'il le fût... un pareil cuistre !

(4) Ferriol, Leblond.

LEBLOND.

Monseigneur, ce cuistre est tout-puissant ! il m'a reconnu, quand nous nous sommes retrouvés au collège de Saint-Michel... il m'a parlé...

FERRIOL.

Ça prouve seulement que c'était toi qui n'étais pas fier.

LEBLOND.

Si j'allais lui parler au sujet de monsieur le comte ? Quelquefois les petits sont plus utiles que les hauts protecteurs.

FERRIOL.

Tu veux dire qu'ils ne sont pas plus nuisibles.

LEBLOND.

Mais quand il s'agit de réclamer justice...

FERRIOL.

Est-ce que tu crois que la justice peut détruire ce qu'un caprice a fait, pauvre innocent ?.. D'ailleurs, il ne manquerait, pour m'achever, que d'être protégé par ton guignon habituel. Tiens, donne-moi mes lettres, puisque Germain n'est plus là ; oblige-moi de ranger cette aiguière. Voici l'heure où l'on peut venir.

LEBLOND.

Vous n'avez pas confiance, monsieur le comte, et cependant il peut y avoir un instant où le malheur le plus obstiné se dément enfin...

(Il sort par la gauche, et l'on entend le bruit de la chute de l'aiguière.)

FERRIOL.

Exemple!... Mon cher Leblond, épargne-moi ta protection... (Ouvrant les lettres.) Quelques anciennes amies qui m'écrivent... on ne peut pas en manquer une, même celles qu'on fuit. Il paraît que, malgré ma disgrâce, je suis encore trop en faveur... Dis-moi, Leblond ?

LEBLOND.

Monsieur le comte ?

FERRIOL.

Sais-tu que cette jeune Aïssé, que je n'ai fait qu'entrevoir un instant, me paraît ravissante ?

LEBLOND.

Ah ! Monseigneur, vous ne la connaissez pas... si elle n'était que belle... mais quelle grâce ! quel cœur !

FERRIOL.

Tu as donc causé avec elle?

LEBLOND.

Oui, monsieur le comte, un peu. (A part.) Pauvre petite, elle n'a pas su me cacher ses tourments, ses espérances... (Haut.) Ah! quel trésor pour celui qui la possédera!

FERRIOL.

Tu crois?

LEBLOND.

Mais, monsieur le comte, la voici elle-même. Elle l'a pas perdu de temps pour se présenter devant vous. (Bas, à Aissé qui entre.) Du courage! je crois que vous pouvez lui parler; j'ai habilement préparé les choses.

SCÈNE II.

FERRIOL, AISSÉ, entrée du fond, LEBLOND.

FERRIOL.

Approche, approche, Aissé...

LEBLOND, à part.

Pendant que je suis en veine de succès, je vais voir mon cousin le ministre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FERRIOL, AISSÉ.

FERRIOL.

Aissé... j'avais hâte de te revoir. (A part.) Si grande et si belle déjà! Les fruits d'Orient mûrissent vite. (Haut.) Assieds-toi là, sur ce fauteuil, auprès de moi, Aissé.

(Il s'assied à droite et lui désigne un fauteuil auprès de lui.)

AISSÉ.

Non, Monseigneur, à vos pieds, car c'est ma place. (Elle s'assoit sur un carreau près de lui.) Oui, à vos pieds, car mon attitude auprès de vous doit être celle du respect, de la reconnaissance, de l'admiration.

FERRIOL.

Du respect... je t'en dispense... de la reconnaissance, il

n'en est pas besoin. Quant à l'admiration, c'est un peu naïf avec un gentilhomme en disgrâce.

AÏSSÉ.

Qu'importe, s'il est tombé avec honneur! On m'a dit tout ce que vous avez prouvé de courage, de générosité. Serait-ce à moi à en douter, moi qui dois tout à vos bienfaits!.. Monseigneur, vous avez été pour moi sur la terre l'image tutélaire de la Providence.

FERRIOL, à part.

Elle me paraît avoir la tête montée.

AÏSSÉ, à part.

Si je pouvais connaître ma naissance!.. Leblond n'a pas voulu parler. (Haut.) Pour que votre secours ait été si précieux, il faut, Monseigneur, que mon enfance ait été bien abandonnée... ou ma situation bien misérable!

FERRIOL.

Ta naissance... ta situation, qu'importe! Te voilà gracieuse... jolie! tout est là. S'interroge-t-on pour savoir de quel droit on est ébloui et charmé? Et qui diable s'aviserait de demander à un rayon de soleil ses quartiers de noblesse?

AÏSSÉ.

Mais dans ce monde, dans cette Europe que vous m'avez fait connaître, on s'inquiète cependant de l'origine, de la condition d'une jeune fille. Il ne faut pas qu'elle soit trop indigne...

FERRIOL.

Eh bien?

AÏSSÉ.

Trop indigne de l'hospitalité qu'elle a reçue, des bienfaiteurs qui la lui ont généreusement offerte.

FERRIOL, à part.

Pauvre petite, elle craint d'être trop séparée de moi!

AÏSSÉ.

Parlez, Monseigneur, parlez, je vous en conjure. (A part.) Je suis au supplice!

FERRIOL, à part.

Ne l'affligeons pas. (La conduisant devant une glace vers la gauche. Haut.) Mais regarde-toi dans cette glace. Tu me parles de ton origine... mais quelle hérédité plus charmante aurait-on pu te léguer que cette beauté, que cette grâce enchanteresse?

Cela te suffit... Tu dois être rassurée sur l'objet secret de ta préoccupation...

AISSÉ.

Cet objet, vous le connaissez donc?

FERRIOL.

Je crois l'avoir deviné.

AISSÉ.

Et vous dites que je dois être rassurée?

FERRIOL.

Complètement. Qu'est-ce qui te serait difficile, qu'est-ce qui te serait impossible, à toi?

AISSÉ.

Eh bien! vous m'encouragez à parler, car vous avez pour moi la bonté, les illusions, peut-être, d'un père.

FERRIOL, contrarié.

D'un père!.. Ah! ce mot...

AISSÉ.

Si je dois comprendre, il ne m'est pas défendu, dans ma patrie nouvelle, d'aspirer à l'amour d'un galant homme.

FERRIOL.

Non, sans doute.

AISSÉ.

A sa main ?

FERRIOL.

A sa main ? (A part.) Comme elle y va, la petite! Je n'ai point parlé de cela. On admire bien les rayons de soleil, mais on ne les épouse pas.

AISSÉ.

Oh! parlez, parlez, monsieur le comte. Ma naissance, n'est-ce pas, ne peut pas faire rougir celui qui veut m'associer à l'honneur de porter son nom, qui doit me demander pour femme?

FERRIOL.

Quelqu'un te demande pour femme?

AISSÉ.

Sans doute; ne le savez-vous pas, ou, du moins, ne l'aviez-vous pas deviné?

FERRIOL.

Et c'est?..

AÏSSÉ.

Le chevalier d'Aydie...

FERRIOL, à part.

C'était à un autre qu'elle pensait ! (Haut.) Et le chevalier, tu l'aimes ?

AÏSSÉ.

Monseigneur...

FERRIOL, à part.

Son silence est une réponse.

AÏSSÉ.

Mais ici, monsieur le chevalier me parlait d'une parente qui doit me demander à ceux qui ont seuls droit de disposer de mon sort.

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Madame la marquise de Parabère.

AÏSSÉ.

C'est elle-même, Monseigneur.

SCÈNE IV.

FERRIOL, MADAME DE PARABÈRE, AÏSSÉ,

FERRIOL.

Madame de Parabère!.. Soyez la bienvenue, adorable marquise ; cette petite me parlait d'un gentilhomme de vos parents qui aurait manifesté l'intention de l'épouser.

MADAME DE PARABÈRE.

Et vous me voyez ici son ambassadrice.

FERRIOL.

C'est donc sérieux ? — Alors, laissez-nous, Aïssé !

AÏSSÉ.

Ah ! Madame, toutes mes espérances sont entre vos mains.

MADAME DE PARABÈRE.

Comptez sur moi, mon enfant !

(Aïssé sort, reconduite par Ferriol ; madame de Parabère passe.)

SCÈNE V.

MADAME DE PARABÈRE, FERRIOL.

FERRIOL.

Nous voilà seuls, marquise, et je puis parler. D'une jeune fille sans expérience, d'un amoureux encore, je pouvais attendre ce comble d'imprudence et de folie... mais de vous qui connaissez ce monde où vous régniez par l'esprit et la raison !

MADAME DE PARABÈRE.

La raison, soit !.. mais je n'en ai pas assez pour mépriser le bonheur de deux pauvres enfants.

FERRIOL.

Leur bonheur !.. Ah ! je devrais peut-être, pour les punir, leur laisser consommer cette alliance inouïe dans une famille à laquelle vous tenez... voir bientôt le chevalier aux regrets d'un mariage qui lui fermerait à la fois l'accès des salons de notre noblesse et la route de tout avenir. J'aurais voulu voir Aïssé si tendre, si dévouée aujourd'hui, délaissée, inquiète, irritée, puis enfin, trouvant des consolateurs, et les plus vulgaires infortunes dénouant ce roman coloré de nuances si séduisantes.

MADAME DE PARABÈRE.

Mon cher comte, tenez, soyons francs, si vous refusez Aïssé au chevalier, c'est pour le seul motif que vous ne dites pas... c'est parce que cette jeune fille vous plaît.

FERRIOL.

Qui vous fait croire ?

MADAME DE PARABÈRE.

Est-ce qu'Aïssé aurait été réservée, par hasard, à faire exception avec toutes les femmes... car vous les avez toutes adorées. Mais il est douteux qu'elle accepte une place dans votre cœur... Aïssé est jeune, timide... elle doit craindre la foule.

FERRIOL.

Marquise... mais, après tout, si je voulais tenter de lui plaire, qui m'interdirait... fût-ce même vous ?

MADAME DE PARABÈRE.

Non, ce n'est pas moi qui vous l'interdis, mais c'est

d'Aydie et son amour jeune et fascinateur... c'est Aïssé... c'est... j'achèverai, s'il le faut, puisque j'ai commencé, c'est vous-même!

FERRIOL.

Moi-même!

MADAME DE PARABÈRE.

Eh! oui, sans doute. Tenez, il y a une chose que je n'ai jamais pu comprendre. Je vous reconnais, à vous autres gentilshommes, un invincible courage pour affronter, sans nécessité même, les plus terribles dangers. Oui, vous irez jouer votre sang pour un froncement de sourcil malencontreux, pour l'atteinte la plus légère à votre amour-propre; mais tandis que vous jetez si follement toute votre vie au premier prétexte venu, vous disputez sans trêve, sans merci, sans bonne foi, chacune de vos années, et jusqu'à la dernière de vos heures, à la vieillesse qui les réclame! Vous regardez en face et sans pâlir le bataillon ennemi, vers lequel vous marchez sous une grêle de balles; et vous détournez les yeux d'un morceau de cristal qui vous renvoie l'image trop fidèle des taquineries de l'âge; oui, la force de mourir, cet héroïque et suprême effort, vous l'avez tous; il n'y a qu'un courage qui vous a toujours manqué et qui vous manquera toujours à tous... et c'est de savoir vieillir!

FERRIOL,

A merveille! la leçon est complète... il ne me manquait plus que d'en recevoir une de votre charmante bouche, après avoir été frappé par la main du Régent.

MADAME DE PARABÈRE.

La leçon est celle d'une amie; quant à la disgrâce dont vous parlez, rien n'est désespéré encore.

FERRIOL.

Que signifie?

MADAME DE PARABÈRE.

Le Régent a quelque confiance en moi... Je suis encore la confidente qu'il consulte le plus souvent, et il se remarque — on veut bien du moins me le dire — que les affaires de l'État vont mieux quand le Régent me rend un peu plus d'influence. Eh bien! cette influence, ne puis-je l'utiliser en rouvrant pour vous une carrière où vous pourrez rendre encore si dignement de grands services?

FERRIOL.

Je comprends! Mais cet appui, il n'est pas donné, il est vendu, et je sais à quelles conditions!

MADAME DE PARABÈRE.

Le bienfaiteur d'Aissé prétend donc me donner l'exemple du désintéressement? Enfin, voyez si ce que vous poursuivez, inutilement peut-être, ne vaut pas ce qui peut encore vous être rendu.

SCÈNE VI.

MADAME DE PARABÈRE, FERRIOL, LEBLOND.

LEBLOND, entrant en courant.

Monsieur le comte!.. monsieur le comte!

FERRIOL.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

LEBLOND.

Pardon! madame la marquise, je ne vous voyais pas.. c'est que je suis si heureux!

FERRIOL.

Parle... madame la marquise permettra...

LEBLOND.

Monsieur le comte, j'ai vu le ministre.

FERRIOL.

Toi?

LEBLOND.

Je lui ai fait dire que j'étais à votre service... et il s'est souvenu parfaitement de notre parenté.

MADAME DE PARABÈRE, à part, assise.

Il va y avoir là-dessous quelque rouerie de Dubois.

LEBLOND.

Alors, monsieur le comte, j'ai plaidé votre cause.

FERRIOL.

Tu as plaidé ma cause, mon pauvre Leblond? Alors ma disgrâce est irrémédiable.

LEBLOND.

Vous croyez cela, Monseigneur? Mais il y a enfin un

moment où le guignon le plus obstiné s'arrête. J'ai dit au ministre que vous aviez été calomnié ; j'ai prouvé que la libéralité de votre caractère était la source de tous vos embarras et j'ai cru pouvoir raconter avec quelle générosité vous avez arraché au plus grand péril, vous avez fait élever en France, sans regarder à aucun sacrifice, une bonne et charmante jeune fille. C'est là-dessus qu'il m'a questionné en détail, monsieur le comte, et c'est là surtout ce qui a paru le frapper.

MADAME DE PARABÈRE, à part.

Je commence à comprendre.

FERRIOL.

Et qu'as-tu obtenu, habile politique ?

LEBLOND.

Le ministre a dit qu'il reviendrait sur la décision qui vous a frappé... qu'il examinerait de nouveau avec le plus grand soin...

FERRIOL.

Tout cela ?.. une promesse banale qui ne pouvait tromper que toi. Dubois n'a pas même voulu prendre la peine de se préparer un parjure.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Riom.

LEBLOND.

M. de Riom !.. Eh bien ! demandez-lui comment j'ai été reçu. Il était là dans le cabinet de monseigneur Dubois quand on m'a fait entrer.

MADAME DE PARABÈRE, à part.

Tout s'explique.

SCÈNE VII.

MADAME DE PARABÈRE, RIOM, FERRIOL, LEBLOND.

RIOM, saluant, à part.

La marquise ici, tant mieux ! (Haut.) Monsieur le comte, comme monseigneur Dubois a vu tout l'intérêt que je por-

tais à votre cause, c'est moi qu'il a voulu charger de vous dire qu'il regrettait l'erreur où il paraît s'être laissé entraîner à votre égard, et que si l'ambassade de Constantinople ne vous était pas rendue, il se réserve de vous offrir la compensation de quelque fonction importante. M. Dubois vous attend au Palais-Royal, voulez-vous m'y suivre, monsieur le comte?

LEBLOND.

Eh bien! monsieur le comte, est-ce que je vous ai déjà tant porté malheur?

FERRIOL.

Monsieur de Riom, agréez mes remerciements, que je doive accepter ou non la proposition du ministre. (A madame de Parabère.) Vous voyez, marquise, que, peut-être, à la rigueur, me serait-il possible de me passer d'un crédit que vous voulez me faire acheter si cher. Au reste, cette faveur qui m'est plus ou moins rendue n'a rien changé à ma résolution prise d'avance en ce qui concerne l'objet de votre visite. Je repousse de la manière la plus formelle la demande que vous venez me faire en faveur d'Aïssé pour le chevalier d'Aydic.

LEBLOND, à part.

Ah! la pauvre enfant! quel coup pour elle!

RIOM, à part.

C'est ce que nous prévoyions.

MADAME DE PARABÈRE (1).

Mais enfin, monsieur le comte, permettez-vous de vous demander ce qui vous a fait l'arbitre absolu de la destinée d'Aïssé, et de quel droit?..

FERRIOL.

De quel droit je dispose de son sort? Ah! j'ai voulu le cacher à Aïssé elle-même... mais vous tenez à le savoir?.. Eh bien! du droit qu'a un protecteur sur celle qui lui doit tout... du droit d'un maître sur l'esclave qu'il a achetée et payée.

(1) Riom, madame de Parabère, Ferriol, Leblond.

MADAME DE PARABÈRE.

Quoi!.. vous avez acheté? Eh bien! je le crois... mais ce qui me surprend... (Éclatant de rire.) davantage... permettez-moi de vous le dire... c'est que... (Riant plus fort.) vous l'avez payée... (Mouvement de Ferriol.) Que voulez-vous, mon cher comte, vous n'avez jamais pu croire à rien, même aux créanciers. Mais vous oubliez que si cette jeune fille a été votre esclave, elle est sur cette noble terre de France qui affranchit tous ceux qui la touchent, et où la faiblesse ne reste jamais sans appui.

FERRIOL.

C'est donc à dire, marquise, que vous vous faites contre moi-même le champion d'Aïssé?

MADAME DE PARABÈRE.

Pourquoi?.. Et quand on verrait enfin deux femmes qui se soutiennent!

FERRIOL.

Alors, c'est un duel que vous me proposez, marquise?

MADAME DE PARABÈRE.

Un duel!.. eh bien! soit!

RIOM.

Marquise, je ne vous prends pas en traître, dans ce duel, je suis le second de M. le comte de Ferriol.

MADAME DE PARABÈRE.

Il suffit, me voilà prévenue; monsieur le comte, monsieur de Riom, je ne suis qu'une femme, et je vous attends tous les deux.

(Elle sort par le fond.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte.

LA MARQUISE DE FERRIOL, assise, tenant un livre de prières en main ; **RIOM**, entrant par le fond.

RIOM, à part.

Madame de Ferriol seule... justement c'est elle qui me ramène ici.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Ah! monsieur de Riom! (Se levant.)

RIOM.

Vous savez déjà?

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je rentrais. J'avais été implorer Dieu pour mon frère. Leblond, son secrétaire, m'a appris que mes prières avaient été exaucées, et vous avez été pour nous, monsieur de Riom, l'instrument le plus visible de la clémence du Ciel.

RIOM.

Tout est au mieux... J'ai laissé M. le comte de Ferriol chez monseigneur Dubois, j'ai voulu précéder son retour.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Vous avez bien fait, puisque vous me donnez l'occasion de vous témoigner plus tôt toutè ma reconnaissance.

RIOM.

Peut-être en appellerai-je, Madame, à cette reconnaissance que je voudrais encore avoir méritée davantage.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Nous pourrions à notre tour vous être utiles?

RIOM.

Un service des plus importants, Madame... non pas à moi, mais à toute notre famille...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Comptez sur nous... et parlez, je vous en prie.

RIOM.

Vous avez reçu pendant longtemps, et revu depuis ce matin, un parent à moi, M. le chevalier d'Aydie...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Un honnête et pieux jeune homme!

RIOM.

Sans doute; mais l'excès de l'honnêteté même a son danger... et vous n'êtes pas sans vous être aperçue de l'amour que lui a inspiré la personne que vous avez élevée, la jeune Aïssé? Les vues de mon parent étaient honorables, vous ne devez pas en douter; mais aucun titre régulier — légal du moins — ne lui paraissant légitimer l'autorité du comte sur cette jeune fille, d'Aydie persistera dans ses projets... et puisque le comte lui refuse Aïssé, il est décidé à l'enlever.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Un enlèvement! ô ciel! un pareil scandale dans notre maison!

RIOM.

Oh! toujours avec les intentions les plus pures. Mais c'est d'autant plus à craindre qu'il est secondé par l'amour qu'il a fait partager à cette jeune fille.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Elle aurait osé!... En effet, j'ai cru remarquer...

RIOM.

Il faut, Madame, qu'Aïssé soit séparée du chevalier par une barrière infranchissable, éternelle... ou que du moins le chevalier le croie... Monseigneur Dubois, qui s'intéresse à notre famille, avait pensé que si votre protégée pouvait aller passer, ne fût-ce qu'un mois, par exemple, aux Ursulines de Nevers, le chevalier, qui la croirait à jamais engagée envers le ciel, qui ne connaîtrait pas même sa retraite, perdrait toute espérance; son service le rappellerait, d'ailleurs, et l'éloignement ferait le reste.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Ah! si c'est monseigneur Dubois, ce digne ministre, qui a pensé...

RIOM.

Il n'y a pas de temps à perdre; à la nuit tombante, dans quelques heures, une chaise de poste sera à la petite porte

du jardin, sur le boulevard... Une lettre du ministre vous sera remise... Mais, comme j'ai lieu de croire que cette résolution ne sera peut-être pas approuvée de M. de Ferriol, il faudra peut-être lui cacher...

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Un mensonge!

RIOM.

Vous n'en aurez pas besoin... M. de Ferriol sera éloigné au moment du départ d'Aissé, et demain, monseigneur Dubois aura tout pris sur lui.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Cependant, et malgré les ordres de monseigneur Dubois lui-même, je ne voudrais pas violenter la volonté de la jeune fille qui m'est confiée. Oh! croyez que, si elle consentait, je la verrais avec plaisir s'engager, même pour toute sa vie, dans cette sainte voie; mais tout ce que je puis faire, c'est de vous promettre d'employer toute mon influence.

RIOM.

Silence! M. de Ferriol! Ce soir, la chaise de poste sera à la petite porte de l'hôtel.

SCÈNE II.

LA MARQUISE DE FERRIOL, FERRIOL, RIOM.

RIOM.

Eh bien! monsieur le comte?

FERRIOL.

Après votre départ, le ministre s'est expliqué. Il avait déjà pourvu à l'ambassade de Constantinople; mais il est question pour moi d'une autre mission.

RIOM.

Alors, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes félicitations, monsieur le comte. (Il fait un pas pour sortir.)

FERRIOL.

Un instant, monsieur de Riom ! et, ne fût-ce que pour vous faire agréer à mon tour mes remerciements, je vous demanderai la faveur d'un moment d'entretien très-particulier.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je me retire. (A part.) J'aime autant n'avoir pas à déguiser la vérité devant lui. (Haut.) Il faut sans doute, mon frère, songer à tout préparer pour votre départ ?

FERRIOL.

Pas encore, ma sœur ; je vous reverrai (1).

SCÈNE III.

RIOM, FERRIOL.

FERRIOL.

Nous voilà seuls, monsieur de Riom ; c'est le moment de s'expliquer. La vérité, quoi qu'on en dise, n'est difficile à connaître que pour ceux qui ne veulent pas la savoir.

RIOM.

Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

FERRIOL.

Disgracié sans motifs, rentré en faveur... de la même façon, je m'adresserai à vous, si vous le permettez, pour connaître la cause réelle... de ce brusque revirement.

RIOM.

Pouvez-vous le demander, monsieur le comte ? Mais votre mérite mieux apprécié, reconnu malgré les calomnies.

FERRIOL.

Cela est bon pour les gazettes, monsieur de Riom ; mais nous ne rédigeons pas ici le *Mercur*... nous causons af-

(1) Ferriol reconduit sa belle-sœur vers la gauche, Riom passe, madame la marquise de Ferriol sort.

fares. Encore une fois, à qui dois-je cette subite résurrection de ma fortune?

RIOM.

A qui, monsieur de Ferriol, à qui? (A part.) Il faut jouer serré. (Haut.) Eh bien! à moi!

FERRIOL.

Je suis loin de douter de vos titres à ma reconnaissance, monsieur de Riom; mais, puisque vous avez bien voulu me dire *comment*, permettez-moi de vous demander encore *pourquoi*?

RIOM.

Pourquoi?.. Eh bien! c'est que plus que jamais, monsieur le comte, j'ai besoin de me faire des amis.

FERRIOL.

Votre Seigneurie est menacée de disgrâce?

RIOM.

De grandeur, au contraire. Je suis en train de monter... Vous comprenez qu'il me faut des appuis.

FERRIOL.

Vous voulez dire des échelons...

RIOM.

Que je ne briserai pas après être arrivé. Et la preuve, c'est que j'ai été assez bien inspiré pour intéresser à vous une illustre princesse, la duchesse de Berry, et assez heureux pour que son crédit l'ait emporté auprès de son père le Régent. J'ai intérêt, — monsieur le comte de Ferriol doit le savoir, — à me faire pardonner, par des services bien placés, le rang insolite où l'on commence à supposer généralement que je puis arriver..... époux d'une princesse du sang...

FERRIOL.

Mes compliments, monsieur de Riom!

RIOM.

Au reste, je ne m'en suis point caché dans d'autres occasions, monsieur de Ferriol; si attrayantes que soient les femmes, je n'ai jamais cru qu'elles valussent qu'on se bornât à les obtenir pour elles-mêmes... Il n'est pas de si charmant visage que je n'eusse même sacrifié à une haute position.

Oui, les femmes, c'est mon avis, ne sont qu'un moyen d'arriver à la fortune et à la gloire.

FERRIOL.

Oui, c'est là, vers ce but, une vois comme une autre, mais moi...

RIOM.

Eh bien?

FERRIOL.

J'ai toujours préféré m'arrêter en route.

RIOM.

C'est plus agréable.

FERRIOL.

Quelquefois c'est plus sûr.

RIOM.

On ne ne s'effraie pas dans ma famille. Lauzun, mon oncle, a été aussi logé au Luxembourg.

FERRIOL.

Un an... et dix ans à Pignerol. Oh! pardon, monsieur de Riom, et croyez que je n'ai pas voulu attrister, par un sinistre présage, votre fortune naissante. (A part.) Poussons-le à bout. (Haut.) S'il m'est permis d'accepter la nouvelle mission qui m'est offerte, c'est à Vienne, dit-on, que je représenterai la France. Or, dans un pays catholique, il faudra que l'on m'aide à faire les honneurs du salon de l'ambassade française. Ma belle-sœur me suivra.

RIOM.

Le Régent n'y mettra aucun obstacle.

FERRIOL.

Je le suppose (Négligemment.); et naturellement emmené-je aussi cette jeune fille que j'avais confiée à ma sœur...

RIOM.

Cette jeune fille?

FERRIOL, à part.

Ai-je touché juste?

RIOM.

Eh bien! monsieur le comte, le gouvernement n'a rien à voir à cela, que je pense. Vous avez une jeune fille adoptive, qui vous tient par des liens que nous ne connaissons pas, mais qui, à coup sûr, ne peuvent être que respectables; — nous en avons pour garants votre honneur de gen-

tilhomme et votre âge. (Mouvement de Ferriol.) — Qui n'a droit de recueillir auprès de lui sa famille? Emmenez avec votre belle-sœur, monsieur le comte, emmenez cette jeune fille. (A part.) Avant quelques heures elle sera loin de lui.

FERRIOL, à part.

Alors, si l'on ne met aucun obstacle au départ d'Aissé...

RIOM.

Monsieur de Ferriol est-il rassuré?

FERRIOL.

Je dois l'être.

RIOM.

Je vais donc confirmer au Régent votre acceptation et lui porter un nouveau témoignage de la pureté de votre conduite et de la maturité honorable et prévue de toutes vos résolutions. (Il salue. — A part, en sortant.) Je n'irai pas à Pignerol, monsieur le comte; mais vous, vous irez à Vienne. (Haut.) Monsieur le comte...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FERRIOL, seul.

Du persiflage, je crois!... Oh! un peu de rancune pour une vérité que je lui ai fait entendre. Que m'importe, pourvu qu'on ne me fasse pas acheter trop cher ma rentrée en grâce! Mais enfin, pourquoi n'aurait-on pas rendu justice à ce que je vau? On a vu des choses plus extraordinaires... et après tout, ce drôle de Dubois a de l'intelligence... oui... c'est cela! (Apercevant Aissé.) Aissé!..

SCÈNE V.

AISSÉ, FERRIOL.

FERRIOL.

J'ai à te donner une grande nouvelle, Aissé..... Je pars pour Vienne... la confiance du Régent, du ministre, m'est rendue... avec une autre ambassade.

AÏSSÉ.

Ah ! j'en remercie le ciel, monsieur le comte, et ma joie de voir que justice vous est faite doit l'emporter sur mes regrets d'être encore séparée de vous.

FERRIOL.

Mais ce départ ne te coûtera même aucun regret... Tu pars avec moi (Mouvement d'Aïssé.) ainsi que ma belle-sœur... je puis quitter la France pour bien des années.

AÏSSÉ, frémissant.

Pour bien des années ?

FERRIOL.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu es toute pâle...

AÏSSÉ.

C'est que, monsieur le comte, j'avais cru comprendre qu'il ne m'était pas interdit d'espérer... de croire...

FERRIOL.

Quoi donc ?

AÏSSÉ.

Ce gentilhomme qui a bien voulu demander ma main...

FERRIOL.

Ah ! c'est vrai, pauvre petite ! mais aussi, diable ! pourquoi t'avisés-tu de disposer de ton cœur sans ma permission ? Si tu m'avais attendu, comme c'était ton devoir, je t'aurais dit que tu ne peux être jamais la femme du chevalier d'Aydie.

AÏSSÉ.

Quoi... jamais ?

FERRIOL.

Il faut toute ta jeunesse, toute ton inexpérience du pays où tu es venue vivre, tout l'isolement où l'on t'a laissée loin de la cour et du monde, pour avoir pu te faire un seul instant à ce sujet des illusions que je dois, bien à regret, mais nécessairement, briser pour toujours... et pour cela, je n'ai qu'à te révéler le passé.

AÏSSÉ.

Le passé... quel est-il donc ?

FERRIOL.

Oh ! je voulais te cacher la vérité ; j'avais même ordonné à Leblond de se taire ; mais s'il n'y a pas d'autre moyen de

te désabuser, écoute-moi, **Aïssé.** (Il va s'asseoir à gauche.) Assieds-toi... assieds-toi... je le veux.

AÏSSÉ.

Que va-t-il me dire ?..

(Elle s'assied auprès de lui.)

FERRIOL.

Il y a environ quatorze ans... c'était la seconde année de mon ambassade... je revenais de Constantinople, et, pour rentrer à Péra, j'allais traverser le golfe par une de ces splendides nuits de l'Orient, plus éclairées que nos journées. Leblond seul m'accompagnait... J'aperçus, marchant dans la direction des flots, un homme traînant après lui une toute jeune enfant qui criait et se débattait. (Mouvement ~~d'Assé.~~) Derrière lui, marchaient des esclaves conduisant une femme silencieuse. Au moment où le chef de cette expédition nocturne se retournait vers ses compagnons, l'enfant lui échappa et vint se précipiter sur moi, en poussant des cris plaintifs comme pour appeler au secours, et en me montrant la femme qu'on entraînait vers le rivage.

AÏSSÉ.

Mon Dieu ! un souvenir confus !

FERRIOL.

Mû par la curiosité, je m'avançai vers ces hommes; Leblond parlait la langue du pays, et moitié persuasion, moitié menace, je parvins à apprendre qu'il s'agissait d'une Circassienne que le capitain-pacha avait achetée dans un bazar et qu'il avait préférée à toutes ses femmes légitimes, malgré la bassesse de son extraction, la honte et les misères de son passé. Cette femme, comme toujours, ne l'avait récompensé de sa confiance qu'en le trompant. Selon les formes expéditives de la justice du pays, après avoir fait périr son complice, on l'avait saisie et on l'entraînait...

AÏSSÉ.

Attendez... attendez... (Elle se lève.) Il me semble que ma mémoire se réveille. Cette femme, on l'enveloppa dans un linceul pour la précipiter dans les flots. Mais pourquoi étais-je donc là, moi? (Elle retombe assise.)

FERRIOL.

On avait condamné en même temps l'enfant de cette

femme, et on allait la faire périr avec elle ; mais je trouvai que ce procédé dépassait même les limites d'une justice turque. J'entrai en pourparler avec ces hommes ; je demandai à racheter au moins l'enfant... Le mécréant voulut tirer parti de ma pitié ; il me demanda une somme énorme, mais je ne voulus pas qu'il pût être dit qu'un opprimé aurait réclamé en vain le secours d'un Ferriol. Je donnai ce que j'avais sur moi. Je m'engageai pour le reste.

AÏSSÉ.

Et je vous ai suivi, n'est-ce pas, pendant que cette femme... et avant de mourir, elle a parlé, n'est-ce pas ?

FERRIOL.

Dispense-moi, Aïssé de te redire (1)...

AÏSSÉ.

Ah ! à tout prix je veux savoir, ne me déguisez rien... j'ai le droit de connaître les dernières volontés de ma mère.

FERRIOL.

Tu le veux donc?.. Eh bien ! quand Leblond lui eut fait comprendre que sa fille vivrait, elle s'est tournée vers moi avec un regard où une joie indicible avait remplacé la résignation de son fatalisme oriental... Voici les paroles que Leblond m'a traduites à l'instant :

« Seigneur, dit-elle, soyez béni, vous qui avez sauvé ma
« pauvre enfant de cette cruelle mort ! Seigneur, ma fille
« vous appartient ; qu'elle soit votre bien, votre joie, votre
« orgueil bientôt, votre consolation, votre soutien, plus
« tard ! votre esclave, toujours ! Que la malédiction de sa
« mère la poursuive, si jamais elle oubliait un moment que
« toutes ses pensées doivent être pour vous seul!.. que
« pour vous seul elle doit vivre et mourir !.. » Après avoir
ainsi parlé...

AÏSSÉ.

La Circassienne, n'est-ce pas, a donné à sa fille un dernier baiser ? Puis, quand le linceul fut près de se refermer sur sa tête, elle se redressa vivement encore pour jeter un dernier regard à l'enfant qui s'éloignait ; et bientôt après,

(1) Ferriol, Aïssé.

n'est-ce pas, on entendit le bruit?.. (Éclatant en sanglots.) Oh! ma mère!.. ma mère!..

(Elle tombe à genoux.)

FERRIOL.

Allons! allons! pardonne-moi de t'avoir affligée, Aissé. Mais c'est toi, tu le sais, qui m'y as forcé. Il l'a fallu pour te faire comprendre ce que d'Aydie penserait lui-même, s'il apprenait... Certes, nous n'exagérons pas la fierté et les exigences de notre origine, mais on ne peut allier ainsi, tu le sens toi-même, les listes nobiliaires de d'Hozier avec les registres des bazars d'Asie.

AISSÉ.

Inutile de m'en dire davantage, monsieur le comte. Pour moi, plus de bonheur!

(Elle tombe assise en pleurant.)

FERRIOL.

Plus de bonheur!.. et pourquoi donc?.. Parce qu'on n'a pas de naissance et de rang, n'a-t-on pas le droit d'inspirer un amour... (Mouvement d'Aissé.) oui, un amour que déjà, rien qu'à connaître ta beauté, tu devrais avoir deviné?

(Il s'approche d'elle.)

AISSÉ.

De vous... de vous, monsieur le comte?

FERRIOL.

Eh bien! après tout... si tu es surprise, cela ne prouve que ta modestie.

AISSÉ, se levant.

Je croyais, monsieur le comte, que la maison de Ferriol était aussi noble et imposait à ses enfants autant de devoirs que celle du chevalier d'Aydie.

FERRIOL.

Elle l'est, par la mordieu! beaucoup plus, et nous impose bien d'autres devoirs.

AISSÉ.

Alors, puisque vous interdisez au chevalier la pensée de m'élever jusqu'à lui par un mariage, vous, Monseigneur, vous, plus haut encore par la naissance, comment se fait-il que vous m'e parliez le langage que je viens d'entendre?

FERRIOL.

Ah! du moment que tu le prends de si haut...

AÏSSÉ.

Oui, c'est de bien haut pour une esclave, n'est-ce pas?.. Ne m'avez-vous point appris que telle est ma destinée? Ma mère, une pauvre païenne, m'avait vouée à une honte que sa tendresse aveugle ne pouvait comprendre... mais elle ignorait qu'une religion sublime éclairerait pour moi mes devoirs... une religion, monsieur le comte, que je devrais à vos bienfaits mêmes... (Mouvement de Ferriol.) Ces bienfaits, ah! loin de moi de les méconnaître! ce Dieu qui nous parle de vertu nous prescrit en même temps la reconnaissance... Que les hommes vous condamnent injustement encore, que tout vous abandonne, Aïssé vous restera fidèle la dernière. Faut-il vous servir à genoux, faut-il accepter la misère, l'exil, faire le sacrifice de ma liberté, de toute espérance, de tout bonheur en ce monde!.. Je suis prête... Le Christ nous a ouvert la route de la souffrance, il nous montre souvent celle de la mort, mais il nous défend toujours le chemin de l'infamie... Pardonnez-moi, monsieur le comte, de ne pas en entendre davantage... Pardonnez-moi d'avoir assez profité de vos leçons pour ne pas écouter vos vœux!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FERRIOL, puis LEBLOND.

FERRIOL.

Scrupules d'un jour!.. Ces larmes de jeune fille sont le plus souvent comme leur beauté, qui brille et disparaît en un moment.

(Il va s'asseoir à droite.)

LEBLOND, à part.

Aïssé qui vient de sortir tout en pleurs... (Haut.) Monsieur le comte!

FERRIOL.

Qu'y a-t-il?

LEBLOND.

Quelqu'un qui veut vous parler.

FERRIOL.

En ce moment, je n'y suis pour aucun importun.

LEBLOND.

Mais c'est que celui-là arrive de loin.

FERRIOL.

De loin?

LEBLOND.

C'est Ibrahim!

FERRIOL.

Ibrahim!

(Il se lève.)

LEBLOND.

Où, qui nous a suivis depuis Constantinople.

FERRIOL.

Ibrahim!.. oh! oui... il faut le recevoir.

SCÈNE VII.

RIOM, FERRIOL, LEBLOND.

RIOM.

J'arrive en toute hâte, monsieur le comte, pour vous annoncer que vous devez partir dès demain pour Vienne, et que vous êtes attendu à l'instant à Marly, chez le Régent, qui vous donnera vos dernières instructions... Pour ne pas perdre de temps, prenez le carrosse qui m'a amené... Moi, j'irai vous rejoindre : je suis retenu encore au Luxembourg pour mon service de lieutenant des gardes de la duchesse de Berry.

FERRIOL.

Mais je voudrais...

RIOM.

Pas un moment à perdre... vous dis-je... les régents empruntent aux rois tous leurs privilèges... comme eux, ils n'aiment point à attendre.

FERRIOL, à Leblond.

Préviens ma sœur de cette brusque sortie... Quant à ce

mécréant, fais-lui prendre patience... Demain, je le verrai...
Monsieur de Riom, j'obéis au Régent.

(Il sort par le fond.)

LEBLOND.

Allons exécuter ses ordres, et puis j'irai retrouver Aïssé.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII (1).

RIOM, seul.

Le cerbère est éloigné... on va lui jeter son gâteau de miel et l'on verra si, après tout, il osera, en le refusant, braver une seconde disgrâce... Ah ! madame de Parabère, vous avez été sans pitié pour moi. Vingt fois, vous avez mis la plume à la main du Régent pour signer l'ordre de ma disgrâce, pour me frapper dans toutes mes espérances, dans mon honneur de gentilhomme. C'est tout au plus si Dubois, qui a besoin de moi, et que vous vouliez renverser aussi, a pu conjurer l'effort de votre haine... Mais, vous tomberez enfin... le Régent brisera un joug dont l'ancienneté lui pèse... et, malgré vous, je serai l'époux de la duchesse de Berry. (Il regarde à sa montre.) Il est l'heure... la voiture doit être déjà à la petite porte de l'hôtel. Mais Aïssé aura-t-elle voulu partir?..

SCÈNE IX.

D'AYDIE, RIOM.

D'AYDIE, entrant rapidement, à un domestique.

Je veux voir madame la marquise de Ferriol, je veux voir mademoiselle Aïssé..... (Apercevant Riom.) Riom est là..... du moins, il doit être temps encore...

(1) Pendant cette scène un domestique parait et porte un flambeau allumé sur la table à gauche.

RIOM, à part.

D'Aydie!.. fâcheux contretemps!..

D'AYDIE.

Riom!.. te rappelles-tu mes paroles?.. je t'ai dit : Sois ambitieux tant que tu voudras et comme tu voudras... mais sur ta route, entends-tu? ne touche pas à mon bonheur...

RIOM.

Eh bien! où veux-tu en venir?

D'AYDIE.

A ceci : je reçois en ce moment un mot de ma seule amie... la marquise de Parabère... Écoute : « Il y a un complot en ce moment pour enlever Aïssé brusquement cette nuit, pour la perdre. Je cherche à tout découvrir et à tout déjouer... Vous, veillez! » — Eh bien?

RIOM.

Eh bien! c'est sur cette vague indication...

D'AYDIE.

Faut-il qu'elle soit devenue une irréparable réalité pour que je m'en inquiète? Riom, je te l'ai dit, tu me répondras sur ta vie du repos, de l'innocence d'Aïssé.

RIOM.

Tu oublies, mon cher cousin, que je ne réponds jamais de ces choses-là, même... pour les autres, et tu pouvais t'épargner une visite, un peu bien tardive, à ce qu'il semble?

D'AYDIE.

Tardive ou non, je ne quitte pas cet hôtel que je ne sois rassuré sur Aïssé... Quelqu'un!.. le secrétaire de M. de Ferriol... il va me dire...

SCÈNE X.

LEBLOND, D'AYDIE, RIOM.

D'AYDIE.

Parlez, parlez, monsieur. Mademoiselle Aïssé, où est-elle?

LEBLOND.

En sûreté, Monsieur.

RIOM.

Eh bien !

LEBLOND.

Oui, en sûreté, car elle a pris le seul parti qui pût la soustraire aux dangers qui la menaçaient ici.

D'AYDIE.

Ici même, des dangers !..

LEBLOND.

Quels que soient ces dangers, une retraite honorable, un couvent s'ouvrait pour elle loin de Paris... madame de Ferriol consentait, je l'ai décidée moi-même à accepter cet asile.

D'AYDIE.

Ah ! je me sens frémir... mais cet asile... qui le lui offrirait ?

LEBLOND.

Oh ! ne vous en inquiétez pas... c'était le ministre lui-même, monseigneur Dubois.

D'AYDIE.

Dubois... Plus de doute... Malheureux, qu'avez-vous fait ?

LEBLOND.

Allons ! encore une sottise, peut-être.

D'AYDIE.

Ah ! tremble pour toi, Riom, s'il ne me reste plus qu'à venger Aïssé !

SCÈNE XI.

LEBLOND, D'AYDIE, MADAME DE PARABÈRE, RIOM.

D'AYDIE.

La marquise de Parabère !.. Ah !.. marquise... Aïssé est partie !.. et je cours...

MADAME DE PARABÈRE.

Rassurez-vous et demeurez... Je vous fais mon compliment, monsieur de Riom... c'était un complot habilement mené... M. de Ferriol éloigné... sa sœur abusée... Aïssé elle-même, confiante, croyant se réfugier dans un couvent.

LEBLOND.

C'était un complot !

RIOM.

Et qui vous dit, Madame, après tout, qu'Aissé n'aille pas en effet au couvent? Est-ce à vous qu'il appartient de contrôler les ordres du premier ministre?

MADAME DE PARABÈRE.

Allons donc! Quand c'est Dubois qui commande, ce ne sont que des ordres de valet.

RIOM.

M. Dubois a la confiance du Régent, qui le considère comme le soutien de l'État.

MADAME DE PARABÈRE.

Oui, comme la corde soutient le pendu!

RIOM.

Prenez garde, Madame, vous jouez une disgrâce.

MADAME DE PARABÈRE.

Pour une bonne action, soit!

RIOM.

Est-ce que vous prenez sitôt, marquise, l'emploi des bonnes actions?

MADAME DE PARABÈRE.

Je n'ai pas le choix... il ne me reste plus que les bonnes, vous avez pris toutes les mauvaises.

RIOM.

Luttez donc, si vous le voulez, contre le ministre, contre le Régent lui-même, mais, en ce cas, je vous invite au courage.

MADAME DE PARABÈRE.

Est-ce que vous voulez me protéger, par hasard... comme M. de Ferriol?.. Mais j'ai mieux que du courage, j'ai de la vigilance... Monsieur de Riom, il y a certains dévouements subalternes qui s'achètent, quand on sait y mettre le prix... et j'ai réussi à ressaisir tous les fils de votre ténébreuse conspiration.

D'AYDIE.

Il se pourrait?

MADAME DE PARABÈRE.

Aissé partait en apparence pour le couvent, mais elle devait arriver chez le Régent en secret.

D'AYDIE.

Mais où est-elle donc maintenant?

MADAME DE PARABÈRE.

Ni au couvent, ni chez le Régent...

RIOM.

Mais chez qui donc ?

MADAME DE PARABÈRE.

Elle est chez moi !

(D'Aydie baise avec transport la main de madame de Parabère. — La toile baisse.)

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez madame de Parabère ; porte au fond, portes latérales.

SCÈNE I.

D'AYDIE, AISSÉ.

(Tous deux entrent vivement.)

D'AYDIE.

Aïsse!.. Aïssé! enfin, après de si cruelles angoisses, je vous revois dans une maison amie où votre honneur est désormais en sûreté, grâce à l'hospitalité que vous donne madame de Parabère. Aïssé, nous ne nous quitterons plus.

AISSÉ.

Ne plus nous quitter? oh! tant de bonheur m'est-il permis, ne dois-je pas retourner dans la maison où j'ai été élevée?

D'AYDIE.

Vous ne pouvez être complètement rassurée qu'auprès de moi, auprès de votre mari.

AISSÉ.

Épargnez-moi, monsieur le chevalier, de vous redire encore qu'un pareil mariage serait plus qu'une faute pour moi, pour vous une mésalliance impossible à votre dignité.

D'AYDIE.

Aïssé, vous pouvez m'en croire, ma dignité ne me défend pas, elle m'ordonne, au contraire, de tout sacrifier à une chaste affection qui est l'honnêteté de ma vie en même temps qu'elle en est toute la joie. Aïssé, ne m'éloignez pas de vous, je suis seul ici-bas, vous avez tout remplacé pour moi en ce monde. Vous êtes la famille de l'orphelin, vous

êtes l'honneur du gentilhomme, vous êtes la foi du chrétien... il faut qu'aujourd'hui même nous soyons unis. Un refus de votre bouche serait mon malheur et mon malheur irréparable. Aïssé, ce moment est le dernier peut-être où vous pourrez me donner la preuve de votre affection en acceptant la mienne.

AÏSSÉ.

Que voulez-vous dire ?

D'AYDIE.

A l'instant même je reçois l'ordre de partir pour Toulon et d'aller avec ma galère rallier l'escadre dans les eaux de la Catalogne pour seconder les efforts de l'armée du maréchal de Berwick. Je dois partir dès ce soir.

AÏSSÉ.

Grand Dieu !..

D'AYDIE.

Je comprends... On ne veut pas qu'il me reste même le temps d'emporter le titre de votre mari... Eh bien ! non seulement il faut que j'emporte ce titre, mais il faut que j'emmène ma femme... Oui, aujourd'hui nous serons unis... aujourd'hui vous quitterez Paris, vous resterez cachée, fût-ce à l'étranger, jusqu'à mon retour.

AÏSSÉ.

Mais songez...

D'AYDIE.

Aïssé... par pitié pour moi... pour vous-même... ne vous faites pas la complice innocente de ceux qui nous persécutent avec tant d'acharnement, consentez... consentez... ce moment seul vous reste.

SCÈNE II.

D'AYDIE, MADAME DE PARABÈRE, AÏSSÉ.

MADAME DE PARABÈRE.

Oui... oui... consentez... Aïssé... Au point où en sont les choses... il n'y a plus à reculer.

D'AYDIE.

Marquise...

MADAME DE PARABÈRE.

Je viens de faire vos visites de noces dans notre famille, mon cher chevalier.

D'AYDIE.

Eh bien?

MADAME DE PARABÈRE.

Oh! clameurs, résistance générale... ce mariage est une folie, dit-on... une folie, soit... Eh bien! ce n'est pas une raison pour qu'elle ne puisse pas être heureuse! l'amour est comme l'ambition... ce n'est pas toujours la raison qui lui donne le succès.

D'AYDIE.

Et vous diriez, marquise, que ce n'est pas une folie, mais un devoir... si vous saviez combien peu il me reste de temps...

MADAME DE PARABÈRE.

Je sais tout... un ordre de départ... votre famille en triomphe... les insensés!

D'AYDIE.

Il faut qu'Aissé soit ma femme avant que je parte...

MADAME DE PARABÈRE.

Il faut qu'elle soit votre femme et que vous ne partiez pas.

D'AYDIE.

Moi... refuser cette mission... Est-ce que je puis reculer... gentilhomme devant un péril... soldat devant une consigne?

MADAME DE PARABÈRE.

Non, mais cette mission peut vous être épargnée, car elle cache un piège.

AISSÉ.

Vous croyez?

MADAME DE PARABÈRE.

J'en suis sûre... Est-ce que vous vous imaginez par hasard que Dubois vous envoie en Espagne pour y conquérir de la gloire et des grades? S'il vous y envoie, c'est qu'il espère à bon droit que vous n'en reviendrez pas.

D'AYDIE.

Vous pensez?..

MADAME DE PARABÈRE.

S'il croit trouver Aissé rebelle à ses projets, tant qu'elle

aura l'espoir de vous appartoir, vous ne reviendrez pas, vous dis-je!

AÏSSÉ.

Grand Dieu!

D'AYDIE.

Mais ce serait d'un crime que vous l'accuseriez.

MADAME DE PARABÈRE.

D'un crime, c'est vrai... je le flatte... on ne lui a jamais connu que des vices.

D'AYDIE.

Et Riom, mon parent se prêterait...

MADAME DE PARABÈRE.

Il fermera les yeux... les ambitieux ne les ouvrent qu'au but... il n'y a qu'un homme qui puisse déjouer cette conspiration.

D'AYDIE.

Et qui donc!

MADAME DE PARABÈRE.

Celui qui doit en recueillir le fruit... votre rival! le Régent... je n'ai pu le voir encore, mais je pars pour Marly... que j'arrive jusqu'à lui... je n'en ai jamais appelé en vain à ses instincts de gentilhomme; il sait qu'un prince peut être perdu... jamais servi par la trahison.

D'AYDIE.

Vous l'entendez... Aïssé... Eh bien! maintenant...

AÏSSÉ.

Maintenant, comme toujours... si vous saviez quels liens, quels pénibles bienfaits pèsent sur moi!

MADAME DE PARABÈRE.

De pareils liens ne peuvent rien pour vous : quant à ces bienfaits, ce n'est pas votre faute si Ferriol a rendu la reconnaissance impossible; Aïssé, acceptez la main loyale du chevalier; elle est digne du bonheur qu'elle attend.

AÏSSÉ.

Mais si ce bonheur est un sacrifice?

MADAME DE PARABÈRE, gravement.

Si c'est un sacrifice, acceptez-la toujours, car cette main en est digne encore.

AISSÉ (1).

Je ne résiste plus... je n'ai plus la force de discerner mon devoir; chevalier, si Dieu vous conserve, j'accepte de droit de vivre pour vous; s'il vous laisse frapper, mon cœur m'aura déjà donné le droit de ne pas vous survivre.

UN DOMESTIQUE, au fond.

M. le comte de Ferriol demande à parler à Madame de Parabère.

AISSÉ.

Le comte!..

D'AYDIE.

Oh! laissez-moi lui dire...

MADAME DE PARABÈRE, gaïement.

Oui... pour tout gâter... en véritable amoureux... La position n'est pas déjà si facile... vous ferez mieux de vous occuper de préparer votre bonheur... laissez-moi le soin de le défendre.

D'AYDIE.

Vous avez peut-être raison... Je me fie à votre amitié, marquise... Aïssé, dans une heure, je reviens.

AISSÉ.

Dans une heure... Que le ciel nous protège!

(Ils sortent chacun d'un côté opposé.)

MADAME DE PARABÈRE.

Faites entrer.

(On introduit Ferriol par le fond.)

SCÈNE III.

MADAME DE PARABÈRE, FERRIOL.

FERRIOL.

Marquise, voulez-vous me permettre de vous présenter mes félicitations? Vous enlevez à merveille les jeunes filles, mais vous avez oublié sans doute — on ne pense pas à tout — qu'Aïssé ne dépend que de moi... et ne peut trouver

(1) D'Aydie, Aïssé, madame de Parabère.

asile que chez moi... donc, en deux mots, marquise, voulez-vous me la rendre?

MADAME DE PARABÈRE.

Ma foi! mon cher comte, vous mériteriez bien que je vous la rendisse! vous apprendriez ce qu'il en coûterait d'ennuis et d'humiliations pour s'entêter à conquérir un cœur qui ne peut être à vous...

FERRIOL.

Est-ce que vous auriez la prétention, marquise, de faire à mes dépens un cours de morale et de savoir-vivre?

MADAME DE PARABÈRE.

Est-ce que vous auriez la prétention, mon cher comte, d'établir en France la traite des blanches?

FERRIOL.

J'ai la prétention de ne pas me laisser bafouer comme un Géronte ridicule et de venir ici, non pour discuter mes droits, quels qu'ils soient, sur Aïssé, mais pour les faire prévaloir.

MADAME DE PARABÈRE.

C'est un moyen assuré de n'être pas battu dans la controverse. Eh bien! alors, mon cher comte, il ne vous restera plus qu'une chose à faire... envoyer chercher la maréchassée, car, je vous le déclare, tant qu'Aïssé voudra bien habiter cet hôtel où elle est venue chercher un refuge — dans votre intérêt même, — croyez-moi, je ne céderai qu'à la force.

FERRIOL.

Ah! vous le prenez ainsi... Mais cet hôtel, êtes-vous bien sûre de l'habiter encore longtemps vous-même?

MADAME DE PARABÈRE.

Je le crois... Pensez-vous que je changé de demeure comme vous de maîtresse?

FERRIOL.

Peut-être ne vous consultera-t-on pas dans le choix de votre résidence prochaine.

MADAME DE PARABÈRE.

Que voulez-vous dire?

FERRIOL.

La faveur du Régent vous rend bien vaine et bien ras-

surée... mais cette faveur ne peut-elle avoir un terme?

MADAME DE PARABÈRE.

Elle en aura un à coup sûr... je ne suis pas de ceux, mon cher comte, qui se flattent de plaire éternellement.

FERRIOL.

Ce terme fatal est plus près que vous ne pensez.

MADAME DE PARABÈRE.

Oui, je sais que depuis longtemps on travaille à le rapprocher.

FERRIOL.

On y est arrivé, peut-être.

MADAME DE PARABÈRE.

Que signifie... Parlez... Oh! je l'avoue, en ce moment je tiens à mon influence plus que jamais... Je veux savoir... A l'instant même je pars pour Marly...

FERRIOL.

C'est inutile, marquise, je puis vous dire, moi qui en arrive, que vous n'y seriez pas reçue... Vous êtes déjà exilée dans votre terre.

MADAME DE PARABÈRE.

Exilée!

FERRIOL, lui donnant une lettre.

Et si vous ne m'en croyez pas, voici une lettre de S. A. le Régent; vous connaissez la signature, je pense!

MADAME DE PARABÈRE, après avoir lu (1).

Oui, c'est vrai, chassée brutalement, et pour obéir vingt-quatre heures à peine!.. (D'une voix étouffée.) Et c'est vous, monsieur le comte, qui vous êtes fait l'agent de cette rigueur contre des femmes, qui m'apportez à moi l'exil, à la pauvre Aïssé, la persécution. Oh! je m'attendais à tout de votre part, corruption, violences, enlèvement... tout ce qu'emploient aujourd'hui nos roués, puisqu'on les appelle ainsi; mais ce que je n'aurais jamais attendu, je vous l'avoue, c'était de vous voir usurper les fonctions d'un exempt. Agréez mes compliments, monsieur le comte...

FERRIOL.

Marquise... que voulez-vous?.. vous me faisiez une guerre

(1) Ferriol, madame de Parabère:

à mort, vous m'avez arraché de force une personne qui m'appartient... C'était bien joué de votre part; mais avouez-le, c'est bien riposté de la mienne.

MADAME DE PARABÈRE.

Mais, malheureux, vous n'avez donc pas compris qu'en amenant Aïssé chez moi, cette nuit, je la dérobaï à un piège où votre honneur aurait succombé plus sûrement encore que le sien?

FERRIOL.

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE PARABÈRE.

Qu'Aïssé était enlevée de l'hôtel de Ferriol sous un prétexte par ce misérable Dubois, et que sans moi cette nuit elle était livrée au Régent !

FERRIOL.

Mais quelle preuve ?

MADAME DE PARABÈRE, éclatant.

Quelle preuve?.. Comment! vous, comte, vous le doute incarné, l'incrédulité faite homme, vous n'avez pas compris! l'amour-propre vous a aveuglé à ce point!..... vous vous êtes laissé prendre au piège grossier de cette faveur humiliante dont on vous accablait pour vous payer d'avance la perte d'Aïssé? Oh! soyez tranquille, les honneurs vont pleuvoir sur vous maintenant... Qui sait... demain peut-être vous serez duc et pair. Voilà comment on vous traite et à quel point on vous craint... vous, un homme, un soldat... un Ferriol... mais moi... moi, une femme, une favorite d'un jour, on me redoute, on me brise, on me proscrit... Eh bien! moi, je vous le dis du fond de l'âme, j'aime mieux ma part que la vôtre. Oui, j'ai été bien amèrement insultée par ma prospérité, mais, grâces soient rendues aujourd'hui au Régent; l'adversité est un piédestal qui relève toutes les fautes... et du haut de ma chute, j'ai le droit de prendre en mépris toute la bassesse de votre fortune!..

FERRIOL.

Auriez-vous dit vrai ? Serait-ce ainsi qu'on espérait me traiter !

SCÈNE IV.

LEBLOND, FERRIOL, MADAME DE PARABÈRE.

LEBLOND.

Monsieur le comte...

FERRIOL.

Qu'est-ce?.. Que me veux-tu, Leblond?

LEBLOND.

Pardonnez-moi de vous déranger ainsi, mais il faut absolument...

FERRIOL.

Vous permettez, marquise?..

(Il s'éloigne avec Leblond.)

LEBLOND, à mi-voix.

Ibrahim est revenu à l'hôtel, mais cette fois de la part du secrétaire d'État des affaires étrangères dont il avait les ordres... Il vous attend.

FERRIOL, à mi-voix.

C'est bien, je sais ce qui me reste à faire.

LEBLOND, à mi-voix.

Mais maintenant que vous êtes ambassadeur à Vienne.

FERRIOL, à haute voix.

Leblond, je ne suis plus ambassadeur à Vienne.

LEBLOND.

Comment!

FERRIOL.

Je refuse tout ce qui m'était offert par le Régent, car j'ai lieu de soupçonner que cette faveur n'était qu'un malheur et qu'un outrage.

LEBLOND, à part.

J'aurais dû m'en douter, du moment que je m'étais mêlé de ça.

FERRIOL.

Je deviens un simple gentilhomme campagnard... marquise... ne me méconnaissez pas, je vous prie... j'ai toujours mené la vie en riant, mais il y a une limite où ma légèreté doit s'arrêter, et cette limite invariable est devant

mon blason... Vous m'avez entendu... Suis-moi, Leblond.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V.

AISSÉ, MADAME DE PARABÈRE (1).

MADAME DE PARABÈRE.

Et maintenant... (Appelant.) Aïssé!

AISSÉ.

Eh bien ?

MADAME DE PARABÈRE.

Plus què jamais, Aïssé, il faut que vous apparteniez à d'Aydie, car vous n'avez plus que son nom pour vous défendre... Aïssé, je suis exilée par le Régent, je serai partie avant demain !

AISSÉ.

Et c'est pour moi peut-être, Madame, que vous vous êtes exposée à la colère du prince... Ah ! jamais je ne me le pardonnerai !

MADAME DE PARABÈRE.

Mon parti est pris; c'est à vous uniquement qu'il faut songer... Je sors, je vais vous recommander au peu d'amis sur qui je crois pouvoir compter... Une favorite disgraciée... Vous comprenez que mes visites ne seront pas longues et que que je serai bientôt de retour... A bientôt, chère Aïssé !.. à bientôt !

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

UN DOMESTIQUE, AISSÉ, puis LA MARQUISE DE FERRIOL,
qui entre par la droite.

AISSÉ.

Ah ! perdue aussi... J'avais bien assez de mes épreuves, sans voir frapper encore pour moi ceux qui s'intéressaient à mon sort !

(1) Cette scène se joue au fond, un peu à droite de l'acteur.

UN DOMESTIQUE.

Mademoiselle... il y a là une vieille dame qui n'a voulu être vue de personne et demande à vous parler en particulier, à vous seule... La voici.

(Il sort.) (1)

AISSÉ, avec émotion.

La marquise de Ferriol !

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne viens point vous faire de reproches ni vous demander compte de votre présence en cette maison... On dit qu'un gentilhomme estimable persiste à couvrir de son nom l'insuffisance de votre naissance... et l'éclat fâcheux dont vous avez été l'occasion. Peut-être est-il inutile que je m'oppose désormais à ce mariage... Je viens seulement soumettre à votre loyauté et à celle de votre mari une difficulté qui se présente.

AISSÉ.

Parlez, madame.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Vous savez comment le comte de Ferriol fit rencontre de vous tout enfant, et à quel prix il dut vous arracher à la mort en sauvant votre âme... l'homme qui a abdiqué pour vous les terribles droits que lui donnait sa mission profita de la libéralité de M. le comte pour lui demander une somme qui dépassait de beaucoup les ressources dont mon frère pouvait alors disposer... Mais M. de Ferriol n'a jamais su calculer, lorsqu'il s'agit d'une folie chevaleresque... Or, il est arrivé ce qu'il était facile de prévoir... C'est que M. de Ferriol n'a pu s'acquitter encore de ces accablantes obligations. Le mécréant qui avait trahi son maître pour les faire contracter au comte ne pouvait faire d'éclat à Constantinople, mais aujourd'hui que mon frère est disgracié, rappelé en France, cet homme est parti sur ses traces.

AISSÉ.

Grand Dieu !..

(1) La marquise de Ferriol, Aissé.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Il est venu mettre ses titres sous la sauvegarde du gouvernement du Régent... il n'en était pas besoin pour que M. le comte de Ferriol ne différât pas plus longtemps d'achever l'exécution de ses engagements, fût-ce au prix de ses dernières ressources, des nôtres mêmes. Or, je suis venue vous demander, Mademoiselle, si vous croyez qu'il convienne au chevalier d'Aydie d'accepter du comte de Ferriol la rançon de la femme qu'il épouse?

AÏSSÉ.

Oh! ce comble de dégradation!

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Peut-être le chevalier est-il en mesure d'obtenir que les prétentions de ce mécréant soient réduites.

AÏSSÉ.

C'est cela, il marchandera sa femme, n'est-ce pas?

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je n'ai pas, vous le comprenez, à dicter au chevalier d'Aydie sa conduite; il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à remettre en vos mains ce qui a été imposé aux miennes par le païen dont la présence a souillé un moment ma maison... c'est...

AÏSSÉ.

Achievez, Madame, c'est le titre du marché qui m'a livré à M. de Ferriol.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Vous le nommerez comme vous le voudrez, vous agirez comme vous le jugerez convenable, ma tâche est remplie, à vous maintenant de connaître la vôtre.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

AÏSSÉ, seule.

Ce n'est pas une illusion! Voici sur ce papier le nom de l'homme qui m'a vendue, voici le nom de l'homme qui m'a

achetée! Oh! je suis bien punie d'avoir pu croire un moment au bonheur... Oh! ma mère, c'est vous qui fûtes heureuse, vous dont la honte et la misère furent ensevelies dans les flots... Oh! je vous pardonne, ma mère; vous ne prévoyiez pas l'excès de l'opprobre et du désespoir où vous condamnâtes votre enfant en la laissant vivre; si la voix de l'avenir avait pu vous parler à ce suprême moment, oh! plutôt que de me livrer à de pareils bienfaits, vous m'auriez prise, vous m'auriez emportée en courant dans vos bras vers l'abîme, notre seul refuge, et nous nous fussions endormies ensemble de ce dernier sommeil, que je vous maudirais de m'avoir envié.... (Éclatant en larmes.) si l'on pouvait jamais maudire sa mère! Et maintenant... que vais-je apprendre à celui qui m'aime? Que j'appartiens à ces créatures avilies que son mépris a réprouvées devant moi? Lui imposer des sacrifices impossibles à son honneur, quand bien même ils seraient permis à sa fortune... Appeler sa loyauté, sa pauvreté aux enchères d'un marché qui nous couvrirait tous deux d'infamie... Oh! non... que jamais il ne puisse soupçonner à quel degré d'abaissement je suis tombée! Aïssé l'esclave ne doit plus connaître que l'obscurité pour y dérober ses larmes et sa honte à tous les yeux, et le travail... oui, le travail! pour se racheter un jour.

SCÈNE VIII.

AISSÉ, D'AYDIE.

D'AYDIE.

Aïssé, je viens vous chercher. Plus un moment à perdre; ce n'est pas sans peine que j'ai pu découvrir un prêtre qui consentit à nous bénir au moment où l'on sait déjà que des puissants nous persécutent... mais enfin, j'ai trouvé un digne père de l'Oratoire qui m'a élevé... il a compris qu'il fallait à tout prix vous arracher à la persécution, il nous attend... Venez, Aïssé.

AISSÉ.

Monsieur le chevalier, je n'ai que le courage d'une femme, je n'aurai donc la force de vous dire qu'une fois... mais

pour toujours... car ma résolution est inébranlable, que je ne puis vous suivre.

D'AYDIE.

Vous ne voulez pas me suivre... Oh ! j'ai mal entendu sans doute ?

AÏSSÉ.

Non, monsieur le chevalier.

D'AYDIE.

Alors, Aïssé, c'est vous qui avez mal entendu et ma compris. — Voyons, je vous dis que je suis là, moi, d'Aydie, dont la vie est attachée à votre vie, à votre amour... je vous dis qu'un prêtre nous attend pour enchaîner saintement devant Dieu nos deux destinées, je vous dis que nous avons le droit de n'avoir plus désormais qu'une affection, qu'une existence, que les mêmes joies, que les mêmes périls... Un pas encore, et tout cela est à nous, et vous refusez de me suivre... Ah ! vous voyez bien que vous ne m'avez pas entendu, vous voyez bien que vous ne m'avez pas compris.

AÏSSÉ, éperdue, et balbutiant.

Monsieur le chevalier, votre dignité...

D'AYDIE.

Oh ! pas un mot de plus, Aïssé, pas de ces scrupules dont la banalité ne déguise que la froideur... pas un mot de plus, car je vous répéteraï d'avance tout ce que dirait ici un cœur vulgaire et indifférent... (Mouvement d'Aïssé.) Oui, indifférent... Si vous m'aimiez comme je vous aime, est-ce que vous pourriez compter avec moi... est-ce que vous sauriez celui des deux qui sacrifie quelque chose à l'autre?... Est-ce que cet amour, comme je le ressens, comme je croyais vous l'avoir inspiré, est-ce que cet amour n'est pas la plus sainte de toutes les confiances et la première de toutes les égalités ? Est-ce que vous connaîtriez, est-ce que vous soupçonneriez qu'il existe autre chose en ce monde que moi... que moi... qui suis là... qui vous aime... qui vous attends... Oui, le temps presse... nous n'avons plus qu'un moment. Ce jour doit nous unir pour toujours ou nous séparer à jamais. Aïssé, c'est moi... moi qui vous supplie, moi dont toute la force même ne peut supporter la pensée de votre abandon,

de notre séparation... Aïssé... à cette pensée, ma tête se trouble, mon cœur se brise, mes yeux s'emplissent de larmes... Aïssé... Aïssé... tu peux me voir pleurer, et tu persistes encore... Aïssé... non, je te le dis... tu ne m'aimes pas !

(Il tombe à genoux.)

AÏSSÉ.

Je ne vous aime pas!.. je ne vous aime pas ! Ah ! Dieu qui me voit, sait que je lui rendrais avec bonheur toutes les années qui me sont réservées encore, s'il me permettait de vous dire un instant... un seul instant... je puis vous aimer, je suis votre femme.

(Elle se jette dans ses bras.)

D'AYDIE.

Aïssé... ma bien-aimée... mais si ton cœur est toujours le même, quelle est l'influence mystérieuse, quel est le joug inexplicable qui a changé ta résolution ?

SCÈNE IX.

AÏSSÉ, FERRIOL, D'AYDIE.

D'AYDIE.

Le comte de Ferriol !

AÏSSÉ.

Lui, en ce moment !

D'AYDIE.

M. de Ferriol!.. Ah ! sa présence me rappelle la cause unique de l'hésitation, des terreurs d'Aïssé. Je me retrouve enfin en face de vous, comte. Jusqu'à présent il y avait entre nous des femmes qui retardaient ces explications nettes et décisives qui conviennent à deux gentilshommes... Enfin, je puis vous dire tout ce que m'inspire l'oppression indigne que vous faites peser sur une pauvre jeune fille que Dieu avait confiée à votre loyauté... Monsieur le comte, j'espère que vous me comprenez.

FERRIOL.

Une provocation!.. Ce serait à vous plus que de la témérité, ce serait de l'ingratitude.; car je ne viens pas ici pour

empêcher un mariage... qui paraît toujours vous convenir... mais pour assurer votre bonheur peut-être.

AÏSSÉ.

Que dit-il?

D'AYDIE.

Vous prétendez...

FERRIOL.

Aïssé elle-même sera juge... vous le permettez... (Il amène Aïssé sur le devant de la scène.) Aïssé, ma sœur vous a vue, je le sais... C'était à mon insu et malgré mes ordres... croyez-moi... Eh bien ! ces derniers liens qui pesaient sur vous et dont elle vous a appris l'existence, je les ai rachetés au prix des derniers débris de ma fortune... je vous ai faite libre.

AÏSSÉ.

Oh ! mon Dieu !

FERRIOL.

Je voulais vous offrir toujours l'hospitalité... Ah ! sans condition... rassurez-vous, mais l'hospitalité d'un gentilhomme ruiné vous tentera-t-elle?... (A d'Aydie.) Maintenant, chevalier, Aïssé ne dépend que d'elle-même, interrogez-la (1).

D'AYDIE.

Eh bien ! soit !.. Aïssé. Il faut parler ici, sans détours, sans fausses délicatesses, sans abnégation simulée... Ou vous êtes ici la victime de la plus odieuse persécution, ou vous êtes la complice d'un abaissement qui serait alors mérité par vous. Aïssé, me donnez-vous le pouvoir de vous défendre, de vous faire respecter, de vous rendre heureuse?... ou bien est-ce à M. le comte de Ferriol que vous réservez tout ces droits ? Lequel de nous vous en semble le plus digne, Aïssé ? Ce moment est solennel, et vous allez décider de nos destinées. Songez-y, tout ce que j'ai de bonheur et de croyances sur la terre dépend de ce que vous allez prononcer ; et maintenant... Aïssé... parlez !

(1) Aïssé, d'Aydie, Ferriol.

SCÈNE X.

MADAME DE PARABÈRE, AISSÉ, D'AYDIE, FERRIOL.

MADAME DE PARABÈRE.

Aissé... votre choix n'est pas douteux, j'espère.

AISSÉ, lui tendant le papier que lui a donné madame de Ferriol.

Non, Madame; mais maintenant... lisez et voyez vous-même.

MADAME DE PARABÈRE.

Ah ! pauvre jeune fille !...

AISSÉ, à part, à madame de Parabère.

Silence... Madame... et qu'il ignore que M. de Ferriol vient de me racheter... Il faut qu'il m'abandonne, lui!.. il faut qu'il m'oublie à tout prix !

D'AYDIE.

Mais répondez donc... mais ne voyez-vous pas que toute ma vie se dévore dans un moment de votre silence ?

AISSÉ.

Monsieur le chevalier d'Aydie, à vous ma reconnaissance éternelle pour l'amour que vous m'aviez voué... mais j'appartiens... je dois appartenir à toujours à M. le comte de Ferriol.

D'AYDIE.

C'est bien vous, vous, Aissé, vous qui parlez ainsi... Oh ! par pitié, détrompez-moi... Quoi, toujours même silence... tout est donc vrai... il suffit... Monsieur le comte, agréez mes excuses. Je n'avais aucun droit de vous prendre votre bien... qu'un homme d'honneur ne devait pas être tenté de vous envier.

MADAME DE PARABÈRE.

D'Aydie!.. ah! vous regretterez plus tard ces cruelles paroles, devant un dévouement, un sacrifice que vous ne pouvez comprendre (1).

D'AYDIE.

Moi, croire à un dévouement qui nous sépare, à un sacrifice qui jette la douleur et le deuil dans ma vie... Non, je

(1) Aissé, madame de Parabère, d'Aydie, Ferriol.

ne crois pas à elle... non... je ne crois pas à vous... je renie l'amour... je maudis l'amitié!.. Tout est tromperie et trahison... Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de fiancée... je n'ai plus qu'un drapeau, et mon drapeau ne me trompera pas... je ne lui demande que la mort... Adieu... je vais la chercher!.. adieu pour jamais !

(Il sort.)

AÏSSÉ.

Mon Dieu! j'ai foi en vous... J'ai assez souffert! Vous allez me reprendre, mon Dieu!..

(Elle tombe dans les bras de madame de Parabère. — Ferriol est immobile.)

ACTE CINQUIÈME

Une salle du château de madame de Parabère, à pans coupés. Le fond du théâtre ouvre de plain-pied sur un vaste parc. Portes dans les pans coupés, portes latérales. Sièges ; deux fauteuils à gauche.

SCÈNE I.

RIOM, entrant par le fond.

Personne pour m'annoncer... J'ai franchi la grille ouverte, traversé ce parc sans rencontrer âme qui vive ; rival des navigateurs les plus hardis, ai-je enfin découvert la plus inconnue de toutes les terres, la terre d'une favorite disgraciée ? (Apercevant un jardinier.) Ah ! quelqu'un... un jardinier... Je suis bien ici, n'est-ce pas, au château de madame la marquise de Parabère (1) ?

LE JARDINIER.

Oui, Monsieur... Et, tenez, voici madame la marquise qui rentre de sa promenade du matin.

RIOM.

C'est bien...

SCÈNE II.

RIOM, MADAME DE PARABÈRE.

MADAME DE PARABÈRE.

Monsieur de Riom...

RIOM.

Vous devez être bien stupéfaite de me voir, marquise ?

(1) Riom, le jardinier au fond, sans entrer.

MADAME DE PARABÈRE.

Je ne m'en cache pas, Monsieur... ici je n'aurais attendu que des amis... si j'avais attendu quelqu'un.

RIOM.

Est-ce que nous sommes ennemis... marquise? mais en politique, il n'y a pas d'ennemis, il y a tout au plus des adversaires : notre jeu était opposé... nous nous sommes combattus... peut-être les circonstances ont-elles changé.

MADAME DE PARABÈRE.

Même pour vous qui êtes devenu sans doute prince du sang... de la main gauche.

RIOM.

Il est réel que vous voyez en moi le mari de la fille du Régent.

MADAME DE PARABÈRE.

Alors j'ai peine à comprendre à quoi je pourrais vous être utile maintenant... après un pareil mariage ! Si j'étais restée à la cour, je n'aurais été bonne tout au plus qu'à l'empêcher.

(Madame de Parabère va s'asseoir à gauche, et arrange des fleurs qu'elle a apportées.)

RIOM.

C'est que... c'est que... marquise...

MADAME DE PARABÈRE.

Eh bien ?

RIOM.

C'est ici le moment des aveux... Dans la prospérité on se doit la vérité mutuellement... argent comptant...

MADAME DE PARABÈRE.

A merveille... il paraît que l'adversité peut rendre solvable en quelque chose...

RIOM.

Je suis bien l'époux de la duchesse de Berry ; mais lorsqu'elle a voulu faire déclarer son mariage, le Régent m'a envoyé rejoindre l'armée, bien que la campagne fût finie.

MADAME DE PARABÈRE.

Je comprends... vous aussi vous avez été frappé...

RIOM.

Et avec une telle rapidité, que j'ai dû quitter Paris immé-

diatement, en y laissant un domestique de confiance qui viendra me retrouver après avoir mis ordre à quelques affaires indispensables qu'on ne m'a pas donné le temps de terminer moi-même.

MADAME DE PARABÈRE.

Eh bien ! à moi, on m'avait laissé pour partir vingt-quatre heures... ma chute avait été moins complète que la vôtre... je suis heureuse de voir qu'avec le temps tout se perfectionne.

RIOM.

En espérant triompher de vous... je l'avoue... marquise, j'avais manqué non seulement de courtoisie, ce qui est permis en affaires, mais d'habileté, ce qui ne l'est pas.

MADAME DE PARABÈRE.

Et pourquoi ?

RIOM.

Parce que le Régent au fond n'aime que vous, parce qu'il s'ennuie et vous regrette. Madame d'Averne et son habileté, madame de Sabran et son esprit satirique, madame de Phalaris et les enivrantes tentations de sa beauté, ne peuvent lutter toutes ensemble contre votre souvenir... Les autres ne sont que des maîtresses, a dit le Régent à un de ses moments de franchise... au vin de champagne... dans Marie de Parabère seule, j'avais trouvé une amie.

MADAME DE PARABÈRE

Mais n'avait-on pas, avec une complaisance méritoire, songé à lui créer des séductions nouvelles et bien capables de me faire oublier... les charmes d'une innocence à subjuguier ?

RIOM.

Ah ! vous voulez parler d'Aissé, sans doute ?.. mais vous savez mieux que moi à quoi vous en tenir à son sujet... vous l'attendez, ainsi que Ferriol.

MADAME DE PARABÈRE, vivement, et se relevant.

Vous vous trompez... Qui a pu vous dire...

RIOM.

Ah ! vous voulez jouer au fin avec moi, marquise ; vous me croyez encore trop dangereux... Détrompez-vous ; déjà, après votre chute, je n'avais plus intérêt à troubler la re-

traite où Ferriol, à son profit peut-être... a su dérober Aïssé. Je les ai rencontrés, entrevus plutôt au dernier relai... et je m'étonne qu'ils ne soient pas arrivés en même temps que moi.

MADAME DE PARABÈRE.

Aïssé, malade depuis quelque temps, a pu s'arrêter en route ; son état de souffrance, que j'ai appris, m'a surtout déterminée à la demander à M. de Ferriol.

RIOM.

Je n'avais pas le temps de m'informer... j'avais trop hâte de vous revoir...

MADAME DE PARABÈRE.

Et vous venez me proposer ? .

RIOM.

De partir... de reparaitre inopinément aux yeux du Régent... Cela suffira... Vous viendrez... vous verrez... et vous régnerez.

MADAME DE PARABÈRE.

Et vous n'ajoutez pas que, pour récompenser cet avis empressé, ma faveur reconquise devra s'employer à faire supporter, par le Régent, un gendre un peu trop parvenu.

RIOM.

Vous êtes femme d'esprit, marquise... Avec vous, que servirait de s'expliquer davantage ?

MADAME DE PARABÈRE.

Et maintenant que j'ai connu le calme de cet asile, la dignité de ma solitude, vous croyez que j'irai tenter de ressaisir une faveur dont on m'a déjà dépouillée brutalement, et qu'on peut me reprendre par un nouvel affront?... Non pas... non pas, monsieur de Riom ; le Régent apprécie enfin, dites-vous, l'affection que j'avais pour lui : pourquoi alors l'avoir rendue sans excuse... Qu'il garde ses regrets !.. je n'ai pas besoin de payer aussi cher le droit de ne plus lui en laisser un jour.

RIOM.

Mais vous braverez donc éternellement l'ennui de ce désert ?

MADAME DE PARABÈRE.

Est ce que vous trouvez que Paris et Versailles ont déjà

tant d'attrait ?.. Un gouvernement où Dubois tient lieu de Colbert, et qui déshonore un prince fait pour une meilleure destinée; une cour où la licence tient lieu d'esprit... des roués qui renouvellent tous les jours leurs habits et jamais leurs bons mots; des femmes qui se croient recherchées parce qu'elles sont faciles... Et, comme si je n'étais pas assez décidée à rester dans ma tranquille retraite, voilà que vous m'y annoncez l'arrivée d'une amie, peut-être une mission de consolation à remplir, sans doute des souffrances à soulager... Ah ! décidément, monsieur de Riom, vous n'êtes pas un politique habile... ni un ambassadeur heureux... et je ne vous engage pas à chercher vos succès dans la diplomatie.

RIOM.

Alors, marquise, il ne me reste plus qu'à me retirer.

MADAME DE PARABÈRE.

Du tout, du tout, monsieur de Riom, dans votre disgrâce je vous offre l'hospitalité au fond de mon château; si vous voulez m'accorder ici quelques jours, vous y serez modestement, mais en sûreté, du moins; vous y trouverez l'inviolabilité de l'oubli : c'est un privilège dont je devais d'autant mieux vous faire part, que c'est à vous que je dois de le posséder... Ainsi, vous me restez encore ?

RIOM.

Eh bien ! marquise, s'il faut vous dire toute ma pensée, vous valez mieux que moi.

MADAME DE PARABÈRE.

Eh bien ! monsieur de Riom, si vous voulez que je ne vous dissimule rien de la mienne... je n'avais pas besoin qu'on me l'apprit.

RIOM, qui avait remonté au fond.

J'aperçois un de vos nouveaux hôtes, M. de Ferriol... je lui cède la place... Au revoir... puisque vous le voulez...

(Il lui baise la main, et sort par la droite.)

SCÈNE III.

FERRIOL, MADAME DE PARABÈRE.

FERRIOL, venant par le fond.

Laissez-moi d'abord, aimable marquise, vous rendre mille grâces pour l'hospitalité que vous avez offerte à ma protégée; votre vœu a prévenu le sien... car elle me parlait sans cesse du désir qu'elle avait de vous revoir.

MADAME DE PARABÈRE.

C'est moi qui vous remercie, au contraire... mais où est Aïssé?

FERRIOL.

Je l'ai laissée à la grille, elle traverse lentement le parc, appuyée sur le bras de Leblond.

MADAME DE PARABÈRE.

Elle est donc bien souffrante?

FERRIOL.

Oh! rien de grave... langueur de jeune fille qui regrette encore... Sa santé se rétablira à coup sûr quand ce fol amour sera dissipé. Comme dit ce petit Voltaire, pour une Circassienne, elle est naïve comme une Champenoise.

MADAME DE PARABÈRE.

Et vous ne croyez peut-être, vous, ni à cette maladie, ni à cette constance?

FERRIOL.

Pardon, marquise, pardon... je ne nie aucune infirmité... Seulement je me plais à ne pas les croire incurables. J'ai dû, vous le savez, refuser une faveur qui cachait un piège, et depuis j'ai vécu retiré dans les conditions auxquelles me condamnait la perte de ma fortune. Or, que me restait-il pour distraire Aïssé? la conversation d'une dévote; mes soins qu'elle n'a point agréés et que je n'ai pas voulu lui imposer... Vous conviendrez avec moi que je n'avais pas beau jeu pour combattre des souvenirs romanesques auxquels rien ne faisait diversion... il n'est donc pas étonnant que je n'y aie pas mieux réussi jusqu'à présent...

MADAME DE PARABÈRE.

Mais vous ne perdez pas l'espoir de triompher un jour de cette passion opiniâtre?

FERRIOL.

Marquise...

MADAME DE PARABÈRE.

Eh bien?..

FERRIOL.

J'ai pour maxime invariable de ne pas perdre l'espérance. J'ai toujours éprouvé que, lorsqu'on désespérait, ce n'était jamais au profit de la vertu, mais de son rival... Ah!.. pardon!.. quelquefois... c'est au profit de ses rivaux...

MADAME DE PARABÈRE.

Toujours sceptique et incrédule... Ah! vous croirez aussi un jour. (Apercevant Aissé.) Mais peut-être sera-t-il trop tard!

SCÈNE IV.

FERRIOL, MADAME DE PARABÈRE, AISSÉ, LEBLOND.

AISSÉ, se précipitant vers la marquise.

Ah! Madame... Madame!..

MADAME DE PARABÈRE.

Ma pauvre amie... là... asseyez-vous... reposez-vous... (A part.) Comme elle est changée!.. (Haut.) Comment vous sentez-vous?..

AISSÉ.

Pas mal... j'étouffe un peu...

(Elle va s'asseoir à gauche.)

MADAME DE PARABÈRE.

Je vais donner des ordres pour vous... Vous devez avoir aussi besoin de repos, monsieur le comte, on va indiquer à votre secrétaire les appartements qui vous sont destinés... je conduirai moi-même Aissé au sien.

FERRIOL, remontant.

Je vous la laisse en toute confiance, marquise. Mais je ne me trompe pas, qui aperçois-je là, dans votre parc? c'est M. de Riom; oui, j'ai su qu'il avait avancé... dans la dis-

grâce; décidément... votre terre est un asile pour tous vos adversaires malheureux. Savez-vous que vous seriez en mesure de créer une succursale à l'une des plus belles institutions de Louis XIV?... oui, l'on pourrait inscrire sur le fronton de votre château : « Ici les invalides de la faveur; » mais il faut y renoncer. (Geste de la marquise.) Il n'y aurait jamais de château assez grand... Allons!.. je vais retrouver M. de Riom... Entre nos deux chutes il ne doit plus y avoir de rancunes!

(Il sort, ainsi que Leblond, par le fond.)

SCÈNE V.

AISSÉ, MADAME DE PARABÈRE.

AISSÉ.

Nous sommes seules, Madame... répondez-moi, répondez-moi bien vite... car je suis bien faible, bien souffrante... mais je me suis traînée pour venir vous dire.... parlez-moi donc de lui...

MADAME DE PARABÈRE, venant s'asseoir auprès d'elle.

Hélas!.. mon enfant... aucunes nouvelles... mais elles ne peuvent tarder à arriver... j'apprends que le maréchal de Berwick, après avoir tenté sans succès le siège de Roses, renvoie l'armée dans ses quartiers d'hiver. Rien d'étonnant à ce que le chevalier ne nous ait pas écrit... il était dans une telle irritation contre moi, contre vous-même!

AISSÉ.

Ne fallait-il pas, Madame, braver sa colère, son mépris, pour empêcher un mariage qui l'eût fait mettre au ban de la noblesse de France?.. Ah! il peut me maudire s'il le veut... j'ai sauvé sa dignité, son avenir.

MADAME DE PARABÈRE.

Mais sa colère à laquelle vous vous exposez si généreusement... vous explique son silence... et vous prouve du moins que ce n'est point une cause plus funeste.

AISSÉ.

Vous voulez parler de sa mort... Oh! je ne la crains pas, Madame... le chevalier, j'en suis sûre, a conservé la vie.

MADAME DE PARABÈRE.

Qui vous le dit?

AÏSSÉ.

La mienne... Est-ce que, s'il avait péri, Madame, quelque chose ne me l'aurait pas dit? est-ce que sa mort ne m'aurait pas tuée aussi?

MADAME DE PARABÈRE.

Pauvre enfant!

AÏSSÉ.

Est-ce que vous croyez qu'il peut mourir ainsi en emportant au tombeau ses cruelles illusions, me jetant dans sa pensée le reproche et l'outrage? Non... non... il existe, je le sens là, Madame, et dans cette pensée seule je suis heureuse; c'est en vain que nous sommes séparés par l'espace, par la volonté des hommes, par une erreur fatale! il est là... toujours... dans mon cœur... il me semble que c'est encore son bonheur que je conserve dans mon amour, comme je suis sûre que dans ma pureté c'est toujours son honneur que je défends... Non, Madame... non... le chevalier ne peut avoir succombé... C'est plus qu'un pressentiment qui me parle, c'est la foi qui m'inspire.

MADAME DE PARABÈRE.

Qui ne s'intéresserait à tant de souffrances et d'amour!

AÏSSÉ.

Quelquefois, c'est singulier, il me semble, Madame, que je rêve, il me semble que mon âme échappe à ce corps languissant et affaibli, et plane au-dessus de ce monde où tant de malheurs et d'humiliations m'ont frappée... On dirait que je le vois, que je lui parle dans une sphère où il peut croire en moi sans me sacrifier son honneur!.. Oui... je le vois... il est là... il m'entend... (Se levant avec exaltation.) Oh! je ne t'ai pas trompé, n'est-ce pas... Tu sais bien que c'est encore dans mon dévouement idolâtre pour toi que j'ai brisé et notre bonheur et ma vie... Oh!.. non... non... tu ne peux pas me repousser... tu ne le peux pas... Mais dis-moi donc que tu ne me méprises pas... mais dis-moi donc que tu m'aimes toujours...

MADAME DE PARABÈRE.

Ses mains sont brûlantes... c'est le délire de la fièvre!..

Aïssé, revenez à vous... vous n'êtes pas avec lui... mais, du moins, vous êtes avec une amie...

AÏSSÉ.

Oui... oui... ma tête s'exaltait... elle est si faible... il me semble parfois qu'elle est toute vide... mais rassurez-vous, j'ai bien toute ma raison... la seule chose qui m'en fasse douter peut-être... lorsque je suis ainsi condamnée par le sort... eh bien!.. c'est que je ne peux pas me délivrer de l'espérance... oui, j'ai toujours devant moi un protecteur hautain dont les bienfaits sont un joug... dont l'amour est une insulte... une femme qui me reproche sans cesse les sacrifices que je coûte à son frère... la servitude d'où l'on dit m'avoir arrachée... comme si cette servitude ne pesait pas toujours sur moi... je suis séparée à jamais de celui que j'aime. Eh bien! c'est plus fort que moi, il y a là toujours quelque chose qui me chante dans le cœur... mon bonheur est impossible... mais, dans ma folie, j'embrasse toujours mon bonheur... Ah!..

MADAME DE PARABÈRE.

Qu'avez-vous?..

AÏSSÉ.

Toujours cet étouffement... cela se reproduit très-souvent depuis quelque temps... mais ce n'est rien sans doute...

MADAME DE PARABÈRE.

Le sommeil vous remettra... cette pièce conduit à ma chambre; allez, je vais vous y retrouver dans un moment...

AÏSSÉ.

Oh! que je vous remercie de tous vos bons soins... de votre intérêt... Ah! depuis bien longtemps, ce moment a été le premier où, dans cette amitié, Madame, Aïssé ait cru retrouver la liberté.!

(Elle baise la main de madame de Parabère, et sort par la porte du pan coupé de droite.)

SCÈNE VI.

MADAME DE PARABÈRE, LEBLOND, qui au fond a paru.

MADAME DE PARABÈRE.

Comme elle est épuisée! Oh! à tout prix, il faut que je sa-

che la vérité! (Apercevant Leblond.) Parlez?... répondez!.. cette jeune fille!..

LEBLOND.

Elle est frappée mortellement, Madame!

MADAME DE PARABÈRE.

Oh! n'est-il plus d'espoir?..

LEBLOND.

Je me connais en souffrance... je n'ai jamais eu sous mes yeux que le malheur, si même ce n'est pas mon influence qui l'apporte en tout lieu... depuis six mois, j'ai vu s'accroître le mal... elle succombera par où elle a été atteinte, par le cœur.

MADAME DE PARABÈRE.

Mais le comte, mais elle-même, ne croient pas...

LEBLOND.

M. le comte... est-ce qu'il croit à quelque chose?... Aïssé... elle est si jeune encore... et la jeunesse se semble toujours à elle-même si loin de la mort!

MADAME DE PARABÈRE.

Oh! je ne désespère pas, moi; il y a un médecin... le plus habile de tous, et dont je veux essayer le pouvoir... ce médecin s'appelle le bonheur!

LEBLOND.

Le bonheur, s'il pouvait exister encore pour elle, ne la sauverait pas... On peut encore retarder le terme fatal, mais à la condition d'épargner à la pauvre créature toute émotion vive... Une joie trop grande, voyez-vous, la tuerait aussi vite que la douleur... Oh! je connais son état...

MADAME DE PARABÈRE.

Oh! je n'accepte pas cet arrêt cruel... sachez-le; nous lutterons pour sauver Aïssé, nous la sauverons peut-être encore... il y a plus de force dans la jeunesse, plus de pouvoir dans l'amitié, que vous ne croyez. Au revoir, monsieur Leblond, au revoir.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

LEBLOND, LE JARDINIER, puis D'AYDIE.

LEBLOND.

Mes craintes seraient-elles exagérées?... hélas ! je n'ose le croire...

LE JARDINIER, paraissant par la gauche.

Il y a là, Monsieur, un jeune homme qui vient d'entrer dans le parc et qui vous a aperçu... il m'a chargé d'épier le moment où vous seriez seul... il ne veut parler qu'à vous.

LEBLOND.

Ah ! je crois deviner... Qu'il vienne, qu'il vienne!.. (Le jardinier sort.) Oui, c'est lui, le chevalier d'Aydie... Grand Dieu ! si elle le voyait... Un pareil coup!.. (Il va à la porte de l'appartement d'Aïssé.) Elle repose toujours.

(Il referme la porte.) (1)

D'AYDIE.

La campagne est finie... Rentré en France, j'y voulais rendre une visite à une parente... Un mot seulement... Aïssé n'est-elle pas ici ?

LEBLOND, désignant la porte, et d'une voix brève.

Elle est là !

D'AYDIE.

Alors mon parti est pris... je pars à l'instant... je ne veux pas revoir, ne fût-ce qu'un moment... la femme que j'ai aimée comme nul n'a jamais aimé sur la terre, et dont l'abandon égoïste, intéressé, a brisé ma vie !

LEBLOND, vivement.

Monsieur le chevalier... (Se reprenant.) Mais peut-être il vaut mieux en effet que vous ne la voyiez pas... seulement je dois vous prévenir que M. de Riom, votre cousin, est ici.

D'AYDIE.

Riom ici!.. Riom!.. mais si je le revoyais, ce serait pour le traiter comme le dernier des hommes !

(1) Le jardinier est rentré en ramenant d'Aydie, puis ressort ; Leblond, d'Aydie.

LEBLOND.

Que dites-vous?

D'AYDIE.

Il était l'âme d'un complot dont ma perte était le but. Oui, Dubois et Riom croyaient sans doute, c'était une bien déplorable erreur, que ma vie était la seule barrière qui s'élevât entre Aissé et le Régent... Ma vie était sacrifiée d'avance.

LEBLOND.

Et vous pouvez penser...

D'AYDIE.

Ecoutez... la galère que je commande était destinée pour le siège de Roses. Arrivé devant la baie, la tempête était épouvantable. Cependant j'ai reçu ordre d'essayer sur une chaloupe si le débarquement pouvait s'opérer... Oh! le commandant avait des instructions précises à mon égard... alors je demandai seulement le temps d'écrire à Riom une lettre qui devait me survivre, et je m'étonne qu'il ne l'ait pas reçue.

LEBLOND.

Et ensuite?

D'AYDIE.

J'ai obéi... la chaloupe fut broyée par la tempête... Deux hommes qui m'accompagnaient, et dont la mort n'importait à personne, périrent. Mais Dieu a déjoué le crime qui me menaçait... Et c'est à de pareils ennemis qu'Aissé s'est liée en se donnant au comte de Ferriol!

LEBLOND.

Oh! pas un mot de plus, monsieur le chevalier. Quoi! vous avez vu la mort de si près, et vous blasphémez! oui, vous blasphémez l'amour, l'héroïsme... tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré dans l'abnégation.

D'AYDIE.

Vous prétendez qu'Aissé...

LEBLOND.

Je voulais me taire... mais je n'ai pu l'entendre ainsi calomnier... Ah! allez!.. allez!.. méconnaissez-la... maudissez-la... vous n'aurez plus longtemps encore à être ingrat!

D'AYDIE.

Aïssé serait-elle en danger ?

LEBLOND.

Vous ne croyez pas à son amour... mais sa douleur qui la mine... sa douleur qui est devenue mortelle...

D'AYDIE.

Aïssé?.. Vous ne me trompez pas?.. Ah! je veux la voir.

LEBLOND, se plaçant devant la porte qui mène à la chambre d'Aïssé.

Vous ne la verrez pas...

D'AYDIE.

Mais, si elle devait mourir sans que je la revisse...

LEBLOND.

Aimeriez-vous mieux qu'elle meure pour vous avoir revu ? On approche... le comte de Ferriol... la marquise... ah ! qu'ils ne vous voient point encore... Oh ! venez, par pitié... venez...

D'AYDIE, avec désespoir.

Aïssé ! Aïssé !

LEBLOND, l'entraînant.

Mais venez donc, vous dis-je !

(Ils sortent par la porte de droite, au premier plan.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE PARABÈRE, FERRIOL, arrivant par le fond.

MADAME DE PARABÈRE.

Vous n'avez plus le temps de ne pas me comprendre, comte. Soyez généreux, ne disputez donc plus une existence bien menacée, bien abrégée, peut-être, à des espérances qui seules peuvent la ranimer encore.

FERRIOL.

J'ai déjà dit à Aïssé, marquise, qu'elle était libre complètement.

MADAME DE PARABÈRE.

Il y a quelquefois des façons d'affranchir d'un bienfait, qui sont une servitude plus accablante que le bienfait même. Songez-y, si Aïssé peut vivre encore, c'est pour d'Aydie, c'est par son retour, par sa tendresse.

SCÈNE IX.

MADAME DE PARABÈRE, RIOM, FERRIOL.

RIOM, très-pâle, une lettre à la main.

Madame de Parabère... monsieur de Ferriol.

MADAME DE PARABÈRE.

Qu'avez-vous?.. Comme vous paraissez agité!..

RIOM.

On le serait à moins... A l'instant même, je reçois une lettre qui m'a suivi depuis Paris... une lettre de ce malheureux d'Aydie...

MADAME DE PARABÈRE.

Eh bien?..

RIOM.

Nous voulions l'éloigner à tout prix, empêcher pour cet insensé un mariage qui était sa perte... mais je ne pouvais me douter... nous ne pouvions nous douter, monsieur le comte, que Dubois, avec qui nous nous étions ligués, nous condamnerait à la complicité d'un lâche guet-apens, où un ami, un parent à dû succomber.

FERRIOL.

Mais de la part de Dubois, une aussi odieuse machination...

MADAME DE PARABÈRE, allant à Ferriol.

Avec lui, tout est possible (1).

RIOM.

J'en ai la preuve. Je reprends la poste à l'instant, je brave l'exil qui me retient loin de Paris, je vais trouver Dubois! Oh! à tout prix... je le verrai... C'est tout simple... ce misérable ne pouvait comprendre ce que c'est qu'un gentilhomme qu'on déshonore; eh bien, je le lui apprendrai, moi!..

(Il fait quelques pas vers le fond.)

MADAME DE PARABÈRE.

Mais un hasard heureux aura sauvé d'Aydie peut-être!

(1) Riom, madame de Parabère, Ferriol.

RIOM.

Non! non! d'Aydie est mort... vous dis-je, et cette lettre...

SCÈNE X.

RIOM, AISSÉ, MADAME DE PARABÈRE, FERRIOL,
puis LEBLOND.

AISSÉ, qui est entrée sur les dernières paroles de Riom.
Mort, mort! Avez-vous dit vrai, Monsieur?

MADAME DE PARABÈRE.

Non. Aïssé, l'on vous trompe!

AISSÉ.

On me trompe! et cette lettre! (Elle arrache la lettre des mains de Riom.) Oui... mort... sacrifié, assassiné! Ah! ah!
(Elle éclate en sanglots.)

LEBLOND.

Grand Dieu! qu'y a-t-il (1)?

AISSÉ.

Leblond... Leblond... mon ami... mon seul ami... il est mort, on l'a tué... lisez plutôt.

LEBLOND.

Calmez-vous... revenez à vous, de grâce!

AISSÉ.

Mort! mort!.. en me maudissant... en me méprisant... en appelant la vengeance du ciel sur celle qui l'a trahi! Comprends-tu, Leblond? Mort... ne m'aimant plus!

LEBLOND.

Oh! si... il vous aime toujours.

AISSÉ.

Que dis-tu?

LEBLOND, à part.

Ah! imprudent.

AISSÉ.

Il m'aime toujours?.. mais tu as donc reçu de lui... tu l'as vu peut-être... est-ce qu'il vivrait?..

(1) Riom; Leblond, Aïssé, madame de Parabère, Ferriol.

LEBLOND.

Mon Dieu !.. mon Dieu ! mais, si j'achève, un coup plus terrible...

AISSÉ.

Mais parle donc !.. mais ne vois-tu pas que cette horrible incertitude est une agonie ?

LEBLOND.

Par pitié... calmez-vous... ayez de la force, de la résignation contre votre bonheur.

AISSÉ.

De la force... de la résignation... je n'en ai plus... J'ai trop souffert .. il doit vivre... tu ne me tromperais pas, toi... et s'il vit, il est près de moi... Je veux le revoir... je veux lui dire que je l'aime... que je l'ai toujours aimé... sa dignité, son avenir, son honneur... je n'ai plus la force de les défendre... Viens, mène-moi vers lui à l'instant même... viens...

LEBLOND.

Oh ! par pitié !..

AISSÉ.

Laisse-moi... je ne t'écoute pas... je veux le voir... je veux le voir... (Appelant.) D'Aydie !.. d'Aydie !
(D'Aydie paraît par la droite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'AYDIE.

D'AYDIE.

Aïssé... ma bien-aimée!!!

(Elle tombe dans ses bras.)

AISSÉ.

Oh ! n'est-ce pas, que tu ne doutes plus de moi ?

D'AYDIE.

Non, non ! tout te condamnait... tout parle encore contre toi... mais Dieu ne m'aurait pas sauvé par un miracle pour me faire retrouver Aïssé ingrate ou infidèle...

AISSÉ.

Ah ! ce n'est pas un rêve... Le bonheur... le bonheur, je

le veux... j'en ai tant désespéré... j'ai tant souffert ! (A Ferriol.) Oh! vous voulez bien que je sois heureuse, n'est-ce pas? (Mouvement de Ferriol.) Tu le vois, on y consent... tu es bien à moi... Oh! pour longtemps peut-être... (Avec un cri.) Oh! non, pas un moment... pas un seul moment!.. la mort est implacable (1)...

D'AYDIE.

Aïssé... ne dis pas cette funeste parole... tu es la compagne de ma vie, ma femme adorée... rien ne peut plus t'enlever à moi...

AÏSSÉ.

Tant de félicité n'était pas faite pour la pauvre Aïssé... Le malheur avait blessé un cœur... la joie... la joie l'a brisé... Adieu... toi... non! je ne te dis pas adieu... Dieu me doit de nous rejoindre... à bientôt... à bientôt!.. Monsieur le comte, Aïssé... l'esclave... va être... libre. (Elle meurt.)

D'AYDIE, courbé sur Aïssé.

Aïssé... Aïssé... morte!.. (Calme et se relevant.) Mon Dieu!.. mériterai-je bientôt de la suivre?

MADAME DE PARABÈRE, à Ferriol.

Eh bien! comte... croyez-vous enfin à la douleur, au sacrifice, à l'amour? (Ferriol s'agenouille à sa place sans parler.) Aïssé... tu as passé parmi nous comme uné douce apparition de l'Orient!.. Aïssé... tu n'étais qu'un rayon égaré qui retourne à son soleil!

(1) Leblond approche un siège sur lequel tombe Aïssé; les personnages sont ainsi disposés : D'Aydie, Aïssé, Leblond derrière le fauteuil, madame de Parabère, Riom qui a remonté au fond, Ferriol.

NOTE POUR LA PROVINCE.

Le nom des artistes à qui les rôles sont confiés, indique suffisamment, pour la plupart, les emplois auxquels ces rôles reviennent. Toutefois, comme indication plus précise, les auteurs peuvent ajouter que le rôle de M. de Ferriol est un grand premier rôle. — D'Aydie, jeune premier rôle. — Le rôle de Riom appartient à l'emploi dit des Lafond ou des Félix. — Leblond est un premier comique, qui revient aux acteurs qui ont pu jouer l'emploi de Bouffé.

Quant aux femmes : Aïssé, jeune premier rôle. — La marquise de Ferriol, duègne. — Madame de Parabère, premier rôle ou grande coquette.

Les autres personnages : utilités.

APPENDICE



Dans le cas où les convenances de MM. les directeurs de théâtre de province leur feraient désirer de jouer la pièce en trois actes, voici les indications nécessaires pour fondre les trois premières parties en une seule.

Au lever du rideau la décoration du premier acte : une seule table à gauche de l'acteur, cheminée et glace du même côté, fauteuils des deux côtés de la scène ; la pièce commence ainsi :

SCÈNE I.

AÏSSÉ, entrant; MADAME DE FERRIOL, assise, écrivant.

MADAME DE FERRIOL, déchirant la lettre qu'elle écrivait.

Non... non... une lettre ne serait pas assez prompte... n'y a pas de temps à perdre; il faut voir le Régent, ou du moins, monseigneur Dubois, le premier ministre.

AÏSSÉ.

M. le comte de Ferriol repose encore, Madame... son secrétaire vient de me le dire... Arrivé d'hier soir seulement, après un si long voyage... mais quel motif si subit a fait revenir ainsi M. le comte de Ferriol de Constantinople?

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Ce motif... Eh! que vous importe!

AÏSSÉ.

Ne dois-je pas m'intéresser au sort de mes bienfaiteurs?.. Je ne suis point ingrate, Madame, etc.

Reprendre la scène page 43 jusqu'à ces mots, page 44, ligne 19:

Mon frère l'ambassadeur n'a jamais su ni calculer ni réfléchir. Madame de Ferriol continue ainsi :

Et l'on peut voir maintenant où ses folles prodigalités l'ont mené... à une ruine, à une disgrâce complète!..

AÏSSÉ.

A une ruine... à une disgrâce... En êtes-vous bien sûre, Madame ?

LA MARQUISE DE FERRIOL, se levant, et passant avec agitation.

Il n'y a que M. de Riom qui puisse nous sauver... je lui ai écrit et il m'a fait dire qu'il agissait déjà de son côté... (Se tournant vers AÏSSÉ.) Oui, M. de Riom qui a déjà des titres personnels à notre reconnaissance. Admis dans la familiarité de monseigneur Dubois, etc.

Reprenre page 45, ligne 43, jusqu'à la page 46, ligne 4 : Oh ! mon Dieu.

LA MARQUISE DE FERRIOL, à AÏSSÉ.

Le chevalier!... pas un mot devant lui... AÏSSÉ, sur les malheurs qui ont pu nous frapper...

La scène II^e commence de même, à la même page, ligne 20, où le récit de d'Aydie est supprimé, et après ces mots : Une blessure... (Mouvement d'AÏSSÉ.) Oh ! très-légère ; passez à la page 47, ligne 20 : Vous voyez que le ciel me conduisai.

A la scène III, au haut de la page 48 :

(Un domestique entre et parle bas à madame la marquise de Ferriol, en lui remettant un mémoire.)

LA MARQUISE DE FERRIOL, à part.

Des créanciers de mon frère !.. on sait son retour... il faut que j'aïlle leur parler moi-même... vous m'excuserez, chevalier... une affaire imprévue...

(Elle sort.)

Scène IV, même commencement, jusqu'après ces mots, page 49, ligne 45 : Au cas où M. de Ferriol, frappé par une disgrâce.

D'AYDIE, à part.

Que me dites-vous!.. quel étrange rapport... ces projets dont le bruit est venu jusqu'à moi, à mon arrivée en France... ce complot pour livrer au régent une jeune fille... une étrangère...

AÏSSÉ.

Qu'avez-vous ?

D'AYDIE.

Oh ! rien. (A part.) Elle ne doit pas connaître ce secret d'infamie... ces dangers qui peuvent la menacer... (Haut.) Et de moi, que disait M. de Riom ? il parlait, dites-vous, d'un mariage ?

AÏSSÉ.

Avec une veuve, une parente... la marquise de Parabère !

D'AYDIE, vivement,

La marquise de Parabère !.. (A part.) La maîtresse du Régent !.. l'ennemie de son ambition... celle qu'il veut renverser... remplacer peut-être... Oh ! je vois tout... (Haut.) Il a osé dire !.. Cette dame est, en effet, ma parente, etc.

Reprendre ligne 22, même page.

A la page 21, ligne 42, après ces mots : Ce serait le bonheur ! Aïssé continue ainsi :

Mais moins que jamais, je pourrais m'engager sans l'aveu des protecteurs qui m'ont élevée...

SCÈNE IV.

D'AYDIE, AÏSSÉ, LEBLOND.

LEBLOND.

Je précède M. le comte... Mademoiselle, il veut vous voir.

D'AYDIE.

Je vais chez madame la marquise de Parabère...

AÏSSÉ.

Vous persistez toujours ?

D'AYDIE.

Votre cœur vous donnerait-il le droit d'en douter ? Madame la marquise de Parabère va se présenter ici en mon nom... vous me permettrez de vous revoir bientôt.

AÏSSÉ.

Oui, bientôt... (D'Aydie sort.)

SCÈNE V.

AÏSSÉ, LEBLOND.

LEBLOND.

Ce chevalier a l'air d'un digne jeune homme... (A part.)

Pauvre petite... elle ne sait pas cacher ses tourments, ses espérances.

AÏSSÉ.

Mais... parlez... monsieur Leblond... on n'a pas daigné m'expliquer quel triste motif ramène M. le comte de Ferriol.

LEBLOND.

M. le comte de Ferriol a cessé d'être ambassadeur à Constantinople. Une lettre de rappel des plus sèches... motifs fondés sur la santé de M. le comte qui ne s'en plaignait pas pourtant.

AÏSSÉ.

Oh! il est impossible que M. le comte de Ferriol reste sous le coup de cet arrêt indigne.

LEBLOND.

Lui... il ne s'en inquiète même pas... c'est tout au plus s'il croit à sa disgrâce... il n'a jamais cru qu'au plaisir, qui a été, qui est encore, malgré son âge, l'unique pensée de sa vie... C'est moi qui ai dû songer pour lui aux affaires sérieuses, comme je le fais toujours. Je lui ai annoncé que M. de Riom, un ami de sa sœur, agissait pour lui... Il m'a dit que peu lui importait. Enfin, je suis cousin par ma mère de monseigneur Dubois... le premier ministre... je lui avais proposé d'aller plaider sa cause... auprès de Son Excellence...

AÏSSÉ.

Eh bien!..

LEBLOND.

Il m'a répondu que pour l'achever, il ne manquerait plus que d'être protégé par mon guignon habituel. Oh! pour ça, il a raison... j'ai débuté par coûter la vie à ma mère, je n'ai jamais voulu me marier. (A part.) Si ça n'avait dû porter malheur qu'à moi... (Haut.) Et maintenant, moi pauvre maître pour qui j'aurais donné ma vie, comme si elle valait quelque chose, le voilà disgracié! pourvu que je ne vous apporte pas ce malheur qui m'a toujours accompagné... Plus de douze ans se sont écoulés depuis que je vous avais amenée de Constantinople, tout enfant... si vous saviez tous les souvenirs poignants qui se rattachent pour moi à notre première entrevue... combien ils m'intéressent à vous!

AÏSSÉ.

Ces souvenirs! oh! dites-moi, de grâce!..

LEBLOND.

J'entends M. le comte de Ferriol... je vous laisse avec lui... (A part.) Décidément, il doit y avoir des moments où le guignon le plus obstiné s'arrête... Je vais essayer de voir mon cousin, le premier ministre.

Passer ensuite à la scène III du 2^e acte, page 40.

FERRIOL, qui entre, AÏSSÉ.

Il n'y a aucun changement jusqu'à la page 49, ligne avant-dernière, après ces mots : Je ne suis qu'une femme et je vous attends tous deux.

FERRIOL.

Marquise, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre voiture... M. de Riom voudra bien m'attendre... Ma belle-sœur, que j'aperçois, pourra, pendant ce temps-là, lui offrir aussi ses remerciements. Maintenant, marquise, daignez accepter la main d'un ennemi.

(Il sort avec madame de Parahère par le fond. Madame la marquise de Ferriol est entrée par la droite; Leblond lui a dit quelques mots bas, puis il est sorti du même côté.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE DE FERRIOL, RIOM.

RIOM, à part.

Me voici dans la place... mettons à profit les moments.

LA MARQUISE DE FERRIOL, allant à Riom.

Qu'ai-je entendu, monsieur de Riom?... mes prières ont été exaucées!.. vous avez été pour nous l'instrument le plus visible de la clémence du ciel!

RIOM.

Puis je en appeler à cette reconnaissance, Madame, que je voudrais avoir méritée davantage?

Reprendre à la ligne 24, page 50;

Après ces mots, page 52, ligne 21 : La chaise de poste sera à la petite porte de l'hôtel.

FERRIOL, qui rentre.

Monsieur de Riom, je vous ai demandé la faveur d'un entretien très-particulier, etc.

LA MARQUISE DE FERRIOL.

Je me retire, etc.

Plus de changements dans les 3^e, 4^e et 5^e actes; ces deux derniers deviennent 2^e et 3^e. Il n'y a plus que deux suppressions motivées par les coupures précédentes, à la page 64, ligne 4. D'Aydie. — Après ce mot, *Riom!*.. passer à ceux-ci, fin de la même ligne : *Sois ambitieux tant que tu voudras*, etc. Page 80, ligne 14 : *Que vais-je apprendre à celui qui m'aime!*.. continuer ainsi : *Dois-je lui imposer des sacrifices*, etc.

FIN.

AVIS. — Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit des auteurs, qui se réservent en outre tous les droits stipulés dans les conventions intervenues ou à intervenir entre la France et les pays étrangers en matière de propriété littéraire.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.